

EXCELSIOR

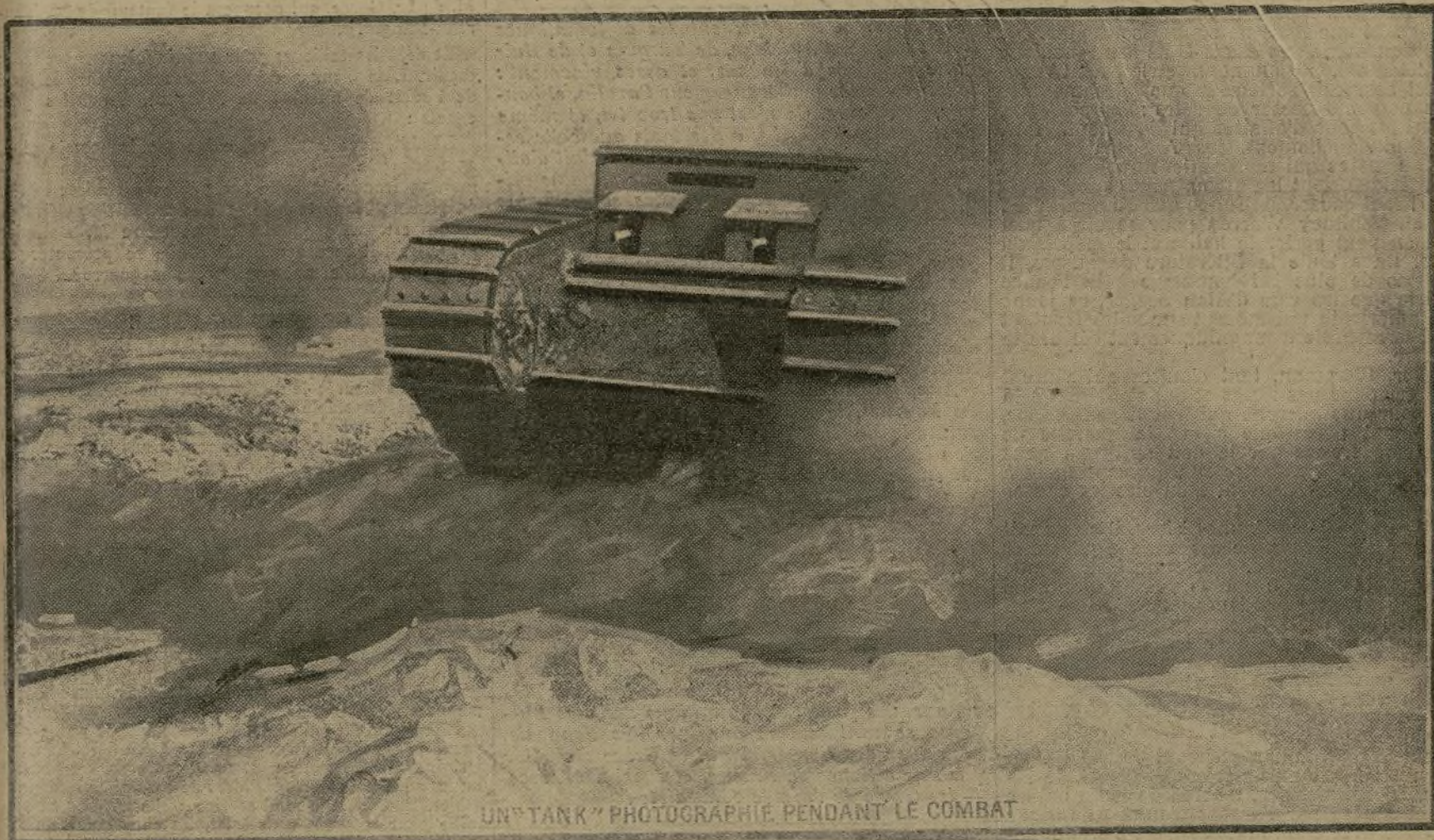
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

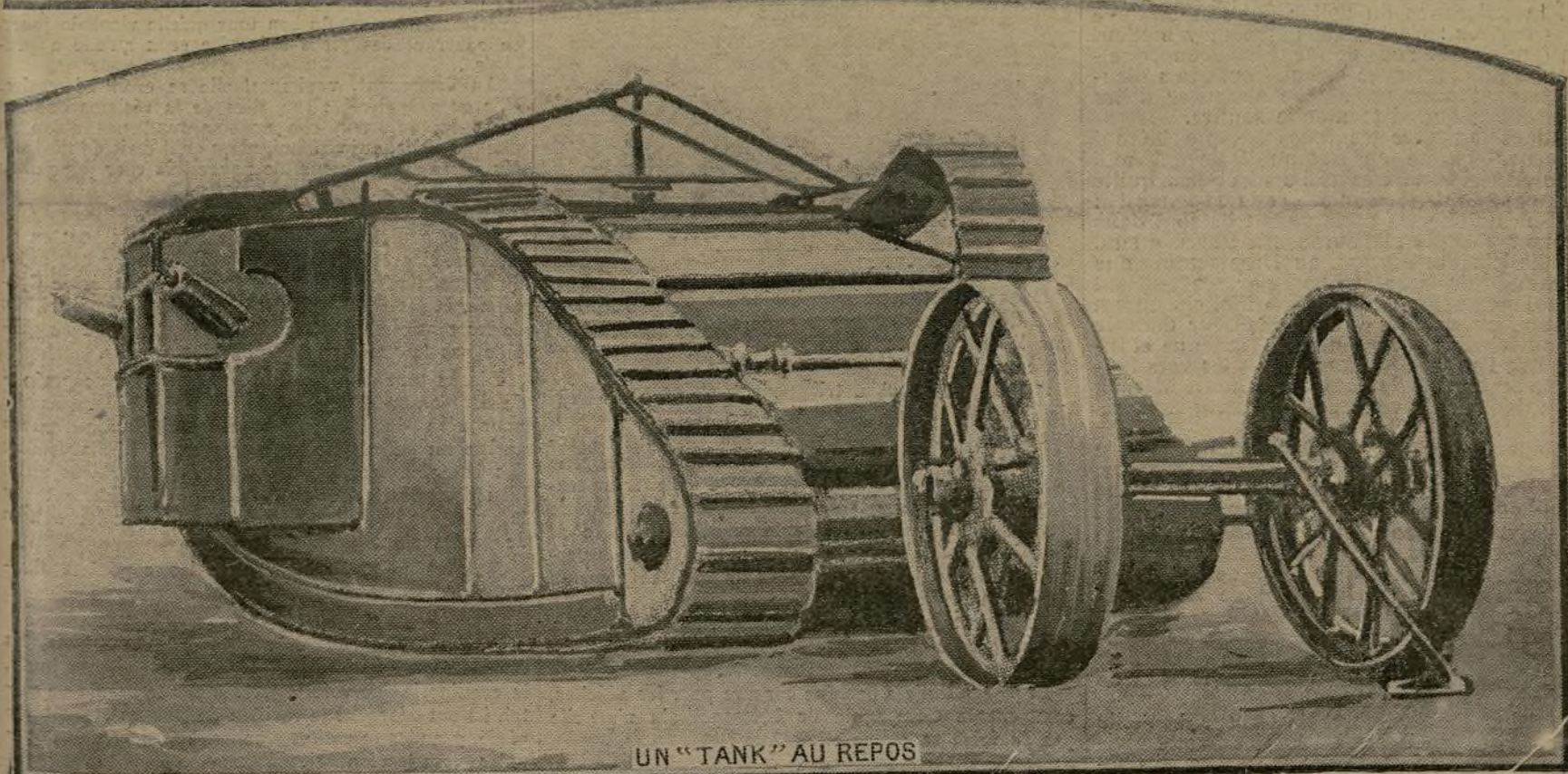
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LES TANKS EN ACTION (Voir nos pages intérieures)



UN "TANK" PHOTOGRAPHIE PENDANT LE COMBAT



UN "TANK" AU REPOS

Les autorités militaires britanniques avaient interdit, depuis leur apparition sur les champs de bataille, la photographie des tanks, ces prodigieuses citadelles roulantes qui rendirent de si précieux services et dont les Allemands ont pu éprouver la formidable puissance. L'interdiction est levée maintenant, et nous pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs deux aspects de ces Crèmes

de Madrid

La rançon de la neutralité

L'éloquence de M. Millerand, qui, sous les auspices du Comité de l'Effort de la France et de ses Alliés, parla brillamment en Sorbonne, jeudi, de la charité américaine, aura été au cœur des Yankees d'outre-Atlantique. Ils tiennent beaucoup, en effet, à ce qu'on reconnaisse leur effort charitable, qui fut immense, et qui leur apparaît un peu comme une excuse nécessaire, comme la rançon d'une neutralité qui leur pèse à l'égal d'un remords.

Dans cette nation toute neuve, qui a les défauts et les vertus de la jeunesse, et qui ignore les nuances infinies que nous imposent, à nous, nos souvenirs, tout est extrême ; à la platitude d'esprit des nouveaux riches, qui veulent ignorer tout ce qui n'est pas « les affaires » et qui ne craignent rien tant que les ennuis, quels qu'ils soient, s'oppose là-bas un idéalisme intransigeant que nous ne connaissons plus.

Politiquement, les Etats-Unis sont neutres, complètement, absolument, strictement neutres, et ce serait se leurrer que de s'imaginer qu'ils pourront cesser de l'être : en politique, ce sont les gens d'affaires qui dominent. Mais, pris individuellement, les Américains, tous ceux du moins qui représentent quelque chose en Amérique, sont les moins neutres des hommes. Il faut causer, ne fût-ce que cinq minutes, avec M. Whitney Warren pour savoir à quel degré on peut porter la haine et le mépris du Boche. Dans toute la littérature de guerre, il n'est pas de plus bel hommage à la France idéaliste que les vers d'Alan Seeger, ce jeune poète américain qui mourut sur notre front, et dont Pierre Mille a magnifiquement célébré la mémoire.

Seeger, Chapman, tant d'autres qui vinrent s'engager dans nos rangs et qui s'offrirent à la mort pour une querelle qui n'était pas la leur, simplement parce que c'était la querelle de l'idéalisme français, cela doit suffire à nous faire oublier ceux d'entre eux qui continuent à ignorer « quelles peuvent bien être les causes de la guerre ».

Mais, à côté de ces jeunes héros, il convenait de saluer aussi ceux de ces amis d'outre-mer qui, n'ayant pu donner leur sang à la grande cause, ont voulu du moins lui donner sans compter leur argent et leurs peines. Et ce n'est pas tant l'importance des sommes que l'Amérique consacra à soulager les misères de la vieille Europe, de la nôtre — car ils savent bien, là-bas, que l'Europe austro-allemande, la « Mitteleuropa », n'est qu'une odieuse caricature, — qui nous touche : c'est la délicatesse fraternelle de cette charité. Certes, elle est intelligente et pratique, elle contrôle, elle tient ses livres : hôpitaux américains, foyers de réfugiés, ouvriers-écoles, œuvres de toute nature subventionnées par l'argent d'outre-Atlantique sont gérés avec soin. Mais ce n'est pas uniquement la puissance du dollar qui fait la force de ces œuvres : c'est aussi l'âme qu'y mettent leurs fondateurs. Tous donnent beaucoup, quelques-uns donnent avec ostentation. Mais d'autres donnent avec un air de s'excuser d'être trop heureux quand le monde souffre.

Pendant les jours tragiques qui précéderont la Marne, comme on s'étonnait devant moi qu'une Américaine très riche n'eût pas quitté Paris, comme tant d'autres, elle répondait : « Doit-on quitter ses amis quand ils sont dans la peine ? J'ai été si heureuse à Paris, quand Paris était brillant et gai, qu'il me semble que je commettrais une lâcheté en le quittant quand il est austère et inquiet. » Mot charmant, où s'exprime ce qu'il y a de meilleur dans le cœur américain : cette générosité ingénue et juvénile que l'on trouvait aussi dans les vers tendres et somptueux de ce pauvre Stuart Merrill, dont la douleur de voir couler le sang français hâta la fin.

De telles âmes ont souffert cruellement de l'indifférence officielle, et peut-être nécessaire, de leur pays. Elles sentent confusément qu'une sorte de déchéance frappera ceux qui n'auront pas souffert dans ce grand conflit de la civilisation et de la barbarie. Elles voient clairement, par l'exemple allemand, ce que c'est qu'un pays où le progrès moral ne va pas de pair avec le progrès matériel, elles se disent que c'est le péril qui menace leur patrie, enrichie par la guerre, et il leur semble qu'elles se doivent à elles-mêmes de payer la rançon de cette trop profitable neutralité.

Ce fut longtemps la secrète terreur de l'élite américaine d'être tenue à l'écart de cette civilisation européenne dont elle se sent aussi l'héritière ; le Yankee autochtone, le descendant de ceux qui quittèrent l'Angleterre pour chercher la liberté de penser à leur guise, et non pour échapper aux lois, vit depuis vingt-cinq ans dans la crainte d'être définitivement envahi par tous ceux qui, en Europe, ne méritent pas

d'être Européens, et de voir un jour sa civilisation particulière justement considérée comme une sorte de décalque grossier de la civilisation véritable. La neutralité de son pays l'exclut d'un conflit où se reconnaissent les civilisés et ceux qui ne le sont pas. La civilisation victorieuse ne va-t-elle pas renier ceux qui n'ont pas souffert pour elle ? Comment s'y rattacher si ce n'est par cette charité, par cette humanité que l'Allemagne réaliste et militariste a mis son orgueil à méconnaître ? La charité américaine, c'est une politique, mais une politique généreuse, à laquelle nous devons rendre hommage. Payer la rançon de sa neutralité, n'est-ce pas prendre parti ?

L. Dumont-Wilden.

Ce que l'on dit

En attendant...

Voilà enfin les représentants diplomatiques d'Allemagne, d'Autriche, de Turquie et de Bulgarie expulsés d'Athènes, et assez vivement : le temps de les embarquer pour Cavalla, et bonsoir, messieurs. Ce n'est pas trop tôt, et même c'est un peu tard. Il y a des mois que cette espèce de bande à Mandrin, qui s'entendait d'ailleurs avec certains Grecs, et même certains ministres grecs, pour ravitailler les sous-marins allemands et autrichiens et leur fournir les renseignements qu'il fallait pour couler nos transports, pour avertir les Bulgares des mouvements de nos troupes et entretenir à prix d'or le mouvement antivénizéliste, il y a longtemps que cette bande aurait dû recevoir le décret d'ostracisme : elle n'avait rien de commun avec Aristide.

Aux exigences précises de l'amiral Dartige du Fournet, le roi Constantin a répondu par l'attitude de Ponce-Pilate : il a déclaré qu'il s'en lavait les mains. On ne saurait, d'ailleurs, lui en demander davantage.

Non content de livrer aux Bulgares, qui l'ont livrée aux Allemands, toute une division grecque, un de ses généraux abandonna à ces mêmes Bulgares non seulement le fort de Roupel et le plus qu'il put du territoire de la Macédoine conquis au prix du sang des Grecs en 1912, mais encore pour 150 millions de matériel de guerre : des canons, des fusils, des munitions dont les Bulgares se sont servis pour tuer des Français, pour tuer des Serbes, à qui la Grèce était liée par une alliance solennelle, et aussi des Grecs, — les Grecs de l'armée vénizéliste !

Pierre Mille.

Avons-nous rêvé ?

Dans la station métropolitaine de Villiers, sur le quai de Champéret, une grande affiche recommande une liqueur angevine. Et voici ce que représente cette affiche :

Autour d'une table, trinquent tous les souverains de l'Europe en une réconciliation fraternelle. Tandis que Guillaume II, à gauche, fait pendant au roi d'Angleterre à droite, on voit M. Raymond Poincaré, le geste incertain et le visage animé, se pencher de travers au-dessus de la table pour atteindre la coupe de Ferdinand de Bulgarie, que le roi d'Italie flatte de la main et qui caresse, à son tour, de plus petits personnages où nous reconnaissons un Monténégrin, un Serbe, un Roumain et un Grec.

Argument de cette affiche : « Péril Conjuré. »

Avons-nous rêvé ?

Quelle est cette inconvenance ?...

Et puisqu'il n'y a pas une censure pour les affiches, comment la Compagnie du Métropolitain n'a-t-elle pas su faire sa police elle-même ?

On a dit que François-Joseph était un cœur de pierre. Voici une anecdote dont l'authenticité ne peut pas être mise en doute et que l'on racontait ouvertement, parmi les officiers de la Hofburg, résidence de l'empereur, à Vienne.

Ayuntamiento de Madrid

Un jour, l'aide de camp de service se présente à François-Joseph. Sa voix trahit mal son émotion :

— Majesté, l'impératrice, à Genève, vient d'être frappée par un anarchiste.

— Par un anarchiste ? Diable ! la blessure est-elle grave ?

— Oui, Majesté, très grave !

— Dites vite : elle est morte ?...

— Majesté, l'impératrice est morte.

— C'est affreux !... C'est affreux !... Mais les manœuvres auront lieu tout de même !

Ce fut là l'oraison funèbre de celle que François-Joseph avait rencontrée, certain matin, dans les bois de son père, belle comme une reine de légende... et qu'il avait voulu, à toute force, épouser, quoiqu'elle fût la cadette et qu'on lui réservât l'aînée.

L'Académie française a résolu de reprendre la série de ses réceptions interrompues depuis la guerre. En janvier prochain, M. Henri de Régner recevra M. de La Gorce, qui occupera le fauteuil de M. Thureau-Dangin.

Et déjà les tailleurs pour académiciens reprennent espoir. L'un d'eux a envoyé à ces messieurs le tarif de l'habit de membre de l'Institut. Voici les prix exacts :

L'habit, avec broderies, coûte 500 francs ; le gilet, 25 francs ; le pantalon, 70 francs ; le chapeau à plumes, 55 francs ; la boîte à chapeau, 4 francs ; l'épée, 35 francs ; le porte-épée, 5 francs ; soit 694 francs, ce qui est une somme. Mais peut-être M. Dalimier prescrira-t-il aux académiciens de se présenter en costume de ville tant que durera la guerre ?...

CE DONT ON PARLE

La boue

Ce mot, comme pas mal d'autres, a un sens propre et un sens figuré ; le malheur est que le sens propre soit aussi détestable que le sens figuré : le mot et la chose n'ont pas de chance. Ainsi que tout ce qui est désagréable, la boue n'est pas rare. Dans les tranchées, elle est tout ce qu'il y a de commun : on marche dedans. On la méprise, on l'insulte ; elle se venge à la manière des personnes vindicatives : elle se fait collante et, pour s'en débarrasser, c'est toute une affaire ; elle se plaque, on ne la plaque pas.

Suivant les endroits où elle sévit, elle change de robe et de tempérament ; ici, elle s'insinue ; là, elle s'installe ; ailleurs, elle s'embusque ; mais le bonhomme ne s'y trompe pas, il la reconnaît et la maudit. Quand elle devient par trop gênante, on tente de l'amadouer en la couvrant de... bijoux — silex ou rondins. Elle s'en pare quelque temps, puis elle les enterre et repart aussi agressive qu'une femme « qui n'a plus rien à se mettre ».

Elle se faufile partout où il ne faudrait pas : elle prend possession des canons de fusil, élit domicile dans les pipes et pérégrine, souvent, dans le nez, la bouche ou les oreilles des propriétaires de ces objets indispensables. Parfois, elle rend service : elle n'a pas sa pareille pour recevoir, sans éclat, les obus qui viennent lui rendre visite ; elle les absorbe et les conserve, elle prévient seulement du bon tour qu'elle vient de jouer, en couvrant des pieds à la tête ceux qu'elle a protégés...

Au demeurant, vaniteuse, elle se croit nécessaire. Elle en a le droit : car, fière de la réclame que ses bains lui valurent, elle ne comprend pas qu'on se plaigne d'elle, aujourd'hui, alors qu'il était de mode, il n'y a pas si longtemps, de payer très cher pour aller la trouver. — FERNAND SERNADA.

Les « poulets de grain » de Bordeaux sont en ce moment-ci presque plus renommés que les poulardes du Mans. Ils font prime sur tous les marchés de Gascogne, et les cuisinières qui les tâtent s'émerveillent de les sentir si dodus, à une époque où l'on ne gaspille pas le grain, même pour les poulets.

Disons tout de suite que les « poulets de grain » de Bordeaux se nourrissent d'un grain... gaspillé pour rien du tout. Le manque de main-d'œuvre amène un grand laisser-aller dans le déchargement des bateaux. Des sacs de maïs, qui seraient aussi bien dans les greniers municipaux, stationnent sur le quai, s'y crévent et laissent échapper leurs flots de grains d'or.

Et c'est ce grain qui nourrit les « poulets divagants » des travailleurs du port.

Il se confirme qu'après bien d'autres crimes, les Allemands ont encore commis, il y a quelques jours, la coquinerie que voici : pressés par le besoin de métal, ils ont décroché le carillon de Bruges et l'ont expédié, grandes et petites cloches, bourdons et campanules, vers les fonderies d'Essen.

Il leur coûte peu de découronner une ville de son harmonieuse parure. Ils ont brûlé Louvain. La chanson de Bruges, qui mettait des larmes aux yeux de Rodenbach, leur aura paru une négligeable romance.

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Sans aller jusqu'à encadrer de noir cette page de mon journal, ni mettre à mon neuf complet vert l'usuel brassard de crêpe, dois-je dire que le décès de François-Joseph ne me laisse pas indifférent.

Ce que tous les peuples de la terre reprochent au vieux coquin, pourvoyeur de gibets, fauteur de la guerre présente, je le sais. Tous le savent aussi bien. Inutile d'en parler davantage. En tant qu'homme, je m'associe à la réprobation universelle. Passons!

Mais, personnellement, j'ai eu des relations avec Sa Majesté Apostolique, et je m'incline donc devant le cercueil. Je pose ma carte cornée.

Ne pensez pas que je me gonfle, et ne me comparez pas, je vous prie, en cette occurrence, au ver de terre qui vise l'étoile. Bel et bien a Schenzli approché le doyen des monarques, et même familièrement.

Ce fut à l'occasion de cigares. Voilà d'années une quinzaine. A cette lointaine époque, déjà enclin à la fantaisie, plus même que présentement vu l'âge plus tendre, je pris celle (étant aussi grand fumeur) d'adjoindre cet article à ma partie. J'avais mis la main sur un lot de havanes, que, sans forfanterie, j'ose dire extra. La meilleure preuve est que, moi-même, je n'en fumais plus d'autres.

Passant par Vienne, comme j'ai toujours eu, outre la fantaisie, de la magnanimité (que les mauvaises langues appellent mégalomanie), je me dis un beau matin :

« S'il te plaît, pourquoi n'essaierais-tu pas de coler une boîte ou deux au maître de la monarchie bicéphale? Tu n'as pas la prétention de réserver le stock entier pour toi seul. Il ne sied pas d'être égoïste. Le placier ne doit pas marcher dans les plates-bandes du consommateur; l'antiquaire se ruinerait vite, s'il se menait soi-même de préférence à la clientèle, et le négociant en cigares, s'il était plus friand de sa denrée que du bénéfice. »

Je ne manquais point de tenants et aboutissants, m'étant lié de sympathie, au hasard des voyages, avec le fils même du valet de chambre particulier de François-Joseph. J'avisai mon camarade que je serais intimement flatté si l'Empereur daignait goûter mes cigares; et par amitié, ainsi que pour la commission, il se fit fort d'en placer un, comme échantillon, sur la table de nuit de Sa Majesté, où Elle cueillait toujours, en ce temps-là, le premier qu'Elle fumait aussitôt après le *kapuziner* du matin.

Le lendemain, ayant par téléphone demandé à mon ami comment la petite manigance s'était effectuée, il me répond :

— Changement à vue! Pour que vous-même jugiez de l'effet, remettra papa votre cigare à l'Empereur seulement quand Il sort, soit dix heures et demie, et Il l'aura en bouche quand Il traversera dans sa calèche la cour d'honneur de la Hofburg, où vous Le pourrez voir si vous vous y rendez ponctuellement; à quoi je vous engage fort, car vous assisterez en même temps au salut par le drapeau, spectacle imposant!

Vous allez me taxer de snob, si je dis qu'à ces mots je ne me sentis plus de joie; mais la vérité m'y force. Quoique je dusse voir l'Empereur d'assez loin, je soignai particulièrement ma tenue et me tirai à quatre épingles, comme si le fils du valet de chambre m'eût fait espérer que je serais littéralement présenté à César. Je devance l'heure! J'ai la pensée délicate d'allumer un de mes cigares, au moment précis que je suppose que l'Empereur en allume un similaire, et je me dis avec satisfaction :

« Eh! tu fumes, Schenzli, même tabac que l'oint du Seigneur! »

J'arrive à la Hofburg. Décrirai-je? A quoi bon, si vous connaissez, et, dans l'hypothèse contraire, j'échouerais, n'ayant pas reçu l'influence secrète ni le pouvoir évocateur.

Imaginez la foule idolâtre! Déjà, la garde était sortie du poste, les tambours battaient aux champs, mon cœur battait de même, quand je vois accourir mon ami le fils du valet de chambre, tout essoufflé.

— Alerte! me crie-t-il. Catastrophe! Sa Majesté ne veut entendre parler que de Ses contumiers *Virginia*. Elle est entrée dans une colère épouvantable à la seule vue de votre produit, et Elle aurait congédié papa si le président du conseil ne se fût trouvé là par bonheur : c'est lui qu'Elle a mis à la porte. Ensuite, Elle s'est apaisée, Elle est si bonne! Papa Lui a raconté votre histoire, Elle a daigné rire, et, pour que vous le fûmiez à sa santé, vous envoie ce *Virginia* des Siens, comme fiche de consolation.

Je fis la grimace, pressentant la nausée inévitable. Mais, le devoir avant tout! Je foulai aux pieds mon excellent cigare, et précipitamment allumai celui offert par le Souverain. A ce moment les acclamations retentirent. Il parut, et j'observai qu'Il avait une façon de saluer singulière, en retirant justement d'entre Ses lèvres angustes le cigare, puis l'y remettant. Je fis de même, mais je retirai définitivement, sitôt que l'Empereur fut passé. Fichu cigare! Pouah!

Je l'ai toujours gardé depuis, à titre de relique. Hier soir, j'ai eu devoir en fumer quelques bouffées, non plus, hélas! à la santé de François-Joseph, mais à sa mémoire.

Il ne s'est pas bonifié en vieillissant.

P. c. c. :
Abel Hermant.

LA SITUATION MILITAIRE

La lutte continue, très vive, au nord de Monastir

La manœuvre de Falkenhayn en Valachie

L'ennemi continue à résister énergiquement au nord de Monastir, sans parvenir à arrêter nos attaques, qui ne faiblissent pas et ont gagné du terrain en plusieurs endroits. Il semble, toutefois, que la décision, cette fois encore, ait chance d'être obtenue plutôt par la manœuvre que par la poussée directe. Cette manœuvre se dessine à la fois à l'est, où les Serbes ont rejeté toutes les contre-attaques dans la boucle de la Cerna, et à l'ouest, où les contingents italiens ont atteint, dans la haute vallée du Dragor, rivière de Monastir, les hauteurs de Nijopole.

En Valachie, c'est bien contre la ligne de l'Olt que l'ennemi porte tout son effort. Les troupes qui ont occupé Craiova ont poussé leurs avant-gardes, le long de la voie ferrée, jusqu'aux abords de la rivière dans la région de Slatina, en même temps que les forces engagées dans la passe de la Tour-Rouge prononçaient une attaque plus violente encore que les précédentes. Cette attaque n'a réussi qu'à refouler légèrement, sur la rive droite de l'Olt, l'aile gauche de nos alliés, qui, au témoignage de l'ennemi lui-même, opposent une forte résistance en avant de Rimnik-Valcea. Quant aux troupes qui se maintenaient encore à l'extrémité occidentale de la Valachie, ce n'étaient sans doute que des arrière-gardes destinées à couvrir la retraite du gros. Elles se sont repliées, à leur tour, en évacuant Orsova et Turnu-Severin. Nous ne savons quelle est leur ligne de retraite.

On ne peut nier que les mouvements de Falkenhayn ne s'accomplissent avec une rapidité remarquable, qui fait songer, toutes proportions

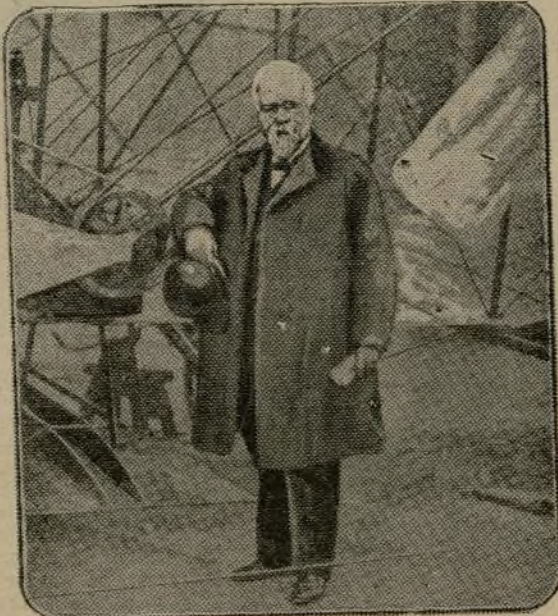
gardées, à la descente de von Kluck le long de l'Oise, en septembre 1914. L'analogie se poursuivra-t-elle et assisterons-nous à un rétablissement de la situation qui rappelle notre victoire de la Marne? L'armée roumaine n'est nullement écrasée et fait preuve au contraire d'une énergie remarquable. Les communications avec la Russie sont intactes et permettent l'envoi d'importants renforts. Si l'ennemi a progressé en Valachie, il n'en est pas de même en Moldavie, où il est contenu à la frontière, et une attaque heureuse de ce côté menacerait sa manœuvre débordante sur l'Olt d'être elle-même débordée par un mouvement de plus vaste envergure. Toutefois il est fort malaisé, ou plutôt il est trop aisé de se livrer à ces pronostics de stratégie, quand on n'a d'autre moyen d'information que la carte et que les renseignements sur les forces disponibles font défaut. Quels sont, de part et d'autre, les effectifs, les moyens de transport, les ressources en matériel, en munitions? C'est ce que nous ignorons ou ne pouvons dire, et toutes les manœuvres, toutes les opérations dépendent en premier lieu de ces conditions de puissance.

En Dobroudja, les forces roumaines ont étendu leur avance de l'aile gauche vers le centre, jusqu'à la région de Bazarlia, sans rencontrer, à ce qu'il semble, une grande résistance. Ce théâtre d'opérations est secondaire, ou du moins reste secondaire aussi longtemps que l'ennemi se maintient sur la ligne de Cernavoda à Constantza.

Jean Villars.



LE GÉNÉRAL KRAFFT VON DELLMENSINGEN (+), commandant le corps d'armée bavarois opérant contre les Roumains, aux environs de Predeal.



HIRAM MAXIM, le célèbre inventeur de la mitrailleuse.

Après la mort de François-Joseph

Le protocole de la succession

ZURICH, 24 novembre. — Dans la nuit de mardi à mercredi, tous les ministres et hauts dignitaires se sont réunis au château de Schoenbrunn autour de l'archiduc héritier.

Le baron Burian annonça officiellement la mort de l'empereur, puis s'avançant vers le milieu de la salle, il s'inclina trois fois devant l'archiduc et demanda au prince s'il était disposé à accepter le trône dont il est le seul et légitime héritier. Le prince répondit affirmativement. Le baron Burian pria alors le nouvel empereur de vouloir bien donner ses ordres. L'empereur Charles fit quelques pas vers les dignitaires et les assura de sa confiance particulière. Il déclara qu'il voulait changer la formule de la prestation de serment.

Hier, l'empereur Charles a pris la direction des affaires de l'Etat en recevant d'abord les dignitaires et officiers qu'avait l'habitude de recevoir l'ancien empereur.

Conformément à la tradition les cabinets autrichien et hongrois ainsi que le cabinet commun de la monarchie dualiste, sont démissionnaires et ont mis leurs portefeuilles à la disposition de l'empereur.

Il s'entend bien que ces démissions étaient de pure forme : l'empereur a aussitôt confirmé dans leur charge, par lettre autographe, tous les ministres en fonction.

Le testament du défunt

BERNE, 24 novembre. — Le testament de l'empereur François-Joseph a été remis à Schoenbrunn au nouvel empereur Charles. Celui-ci l'a ouvert en présence d'une commission dirigée par le président de la cour de cassation et du grand maître de la cour. Il contient les dernières dispositions du monarque défunt, relatives à sa fortune privée ainsi qu'à des legs importants, et une clause ajoutée après la mort de l'archiduc François-Ferdinand.

L'empereur François-Joseph passait pour être avec le tsar un des princes les plus riches du monde.

On mande également de Vienne que dans son testament l'empereur François-Joseph remercie ses chers peuples pour l'affection fidèle qu'ils lui ont témoignée et souhaite qu'ils conservent les mêmes sentiments pour son successeur.

Un incident aux Cortès

MADRID, 24 novembre. — Quand, hier soir, à la Chambre, le président du conseil proposa qu'elle témoignât l'expression de ses sentiments de regret à l'occasion de la mort de l'empereur d'Autriche, les républicains ont fait une manifestation hostile à la proposition qu'ils n'ont pas votée.

Le numéro spécial de l'Osservatore Romano

ROME, 23 novembre. — L'Osservatore Romano, organe du Saint-Siège, s'était proposé d'encadrer de noir le numéro du journal consacré à la mémoire de l'empereur d'Autriche. La censure, consultée, répondit que la question ne la concernait pas; mais, sur les conseils du Vatican, le journal renonça à son projet.

“ Notre cher empereur s'est éteint doucement...” Mais...

« Notre cher empereur s'est éteint doucement », ont écrit les journaux viennois.

Mais :

« A Rijeka, près de Fiume, en Croatie, un œuf coûte 56 heller, c'est-à-dire près de 55 centimes, et on ne peut en avoir qu'un par semaine. » (Die Drau.)

« Pour pouvoir s'acheter des vêtements chauds pour l'hiver, il faut être millionnaire. » (Budapesti Hirlap.)

« Il est fait défense aux épiciers de livrer plus d'une livre et demie de paraffine par semaine et par famille. » (Narodni List.)

« On peut voir dans les rues et sur les places de Budapest des pigeons mourant de faim qui se traînent sur le sol avec l'espoir de trouver un peu de nourriture, et cette vue produit une fort pénible impression sur les gens mourant de faim de la capitale hongroise. » (Pester Lloyd.)

« Il est impossible d'espérer une quelconque amélioration pour ce qui concerne l'indispensable de la vie quotidienne. Cette année, la récolte ne pourra pas remplir les dépôts vides. L'avenir n'est pas couleur de rose, et il faut nous préparer à supporter de très grandes privations. » (Vilag.)

« Le manque toujours croissant d'huile et de paraffine rend impossible l'emploi des machines pour l'agriculture. » (Magyarorszag.)

« Les autorités de Serajevo ont fait connaître à la population que la ville ne possédait plus que mille camions de pommes de terre, c'est-à-dire de quoi en fournir six livres par personne pendant un mois. De regrettables désordres se sont produits, que la police n'a pu empêcher. » (Bosnische Post.)

« Depuis le commencement de la semaine, il pleut, il neige et la température est extrêmement rigoureuse. Malgré cela, on a pu voir à Agram 564 enfants qui allaient à l'école sans bas, 101 portaient des sandales de bois remplies de paille pourrie, 625 chaussaient des bottines trouées et non lacées, cependant que 200 petites filles avaient dû rester à la maison faute de chaussures. » (Hrvatska Rijec.)

Mais... « Notre cher empereur s'est éteint doucement. »

G.-G. Z.

Le retour de M. Gerard à Berlin

BERNE, 24 novembre. — Le Lokal Anzeiger apprend de source sûre que, contrairement à certaines informations, M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, rejoindra certainement son poste en Allemagne et s'embarquera le 7 décembre.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 24 Novembre (845^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, bombardement assez vif de la région de Saily-Saillisel et de la sucrerie d'Ablaincourt.

EN ALSACE, un coup de main effectué par nous sur une tranchée allemande de l'HILSENFIRST (sud-est de Metzeral) nous a permis de ramener des prisonniers; aucune perte de notre côté.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES.

Journée calme sur l'ensemble du front.

Une pièce ennemie à longue portée a tiré trois obus de gros calibre dans la direction de Nancy.

Communiqué britannique

10 HEURES.

Rien à signaler en dehors de coups de main exécutés par nous la nuit dernière sur les tranchées ennemies **AU SUD-EST DE GRENAY et DANS LES SECTEURS DE FESTUBERT ET DU BOIS GRENIER.**

Communiqués de l'armée d'Orient

SUR LA RIVE DROITE DE LA CERNA, les Serbes ont enlevé le village de BUDIMIRCA. Les violentes contre-attaques lancées sur ce point par l'ennemi ont complètement échoué.

AU NORD ET A L'EST DE MONASTIR, la lutte continue acharnée : les troupes alliées ont réalisé des progrès et ont infligé de lourdes pertes aux Germano-Bulgares, qui tentent énergiquement de s'opposer à leur avance.

A l'ouest de Monastir, les Italiens, poursuivant leur marche en avant, ont poussé jusqu'à NIZOPOLE et ont fait des prisonniers.

COMMUNIQUÉ SERBE

Hier, violents combats sur tout le front contre les nouvelles forces allemandes. Cependant, nous avons avancé par endroits vers le nord, repoussant les contre-attaques ennemies.

La Serbie libérée mesure actuellement 1.200 kilomètres carrés.

LA GUERRE AÉRIENNE

Guynemer a abattu son vingt-troisième avion ennemi; le lieutenant Deullin son dixième; les maréchaux des logis Flachaire et Vio' et leur sixième.

Dans la journée du 23 novembre, en Lorraine, trois avions anglais ont livré combat à plusieurs avions allemands. Un appareil ennemi a été abattu sur la forêt de Gremecy.

Dans la même journée, sur le front de la Somme, nos aviateurs ont livré une quarantaine de combats, au cours desquels cinq avions ont été abattus. Le maréchal des logis Flachaire a ainsi descendu son sixième appareil près de Manancourt, et le lieutenant Deullin son dixième au sud du bois de Vaux.

Il est confirmé que, dans la journée du 22 novembre, le sous-lieutenant Guynemer a abattu un deuxième avion ennemi dans la région de Falvy, ce qui porte à vingt-trois le nombre des appareils abattus par ce pilote.

Six de nos avions ont jeté 15 obus de 120 sur Brugères. Une autre de nos escadrilles a exécuté un bombardement du terrain d'aviation de Griselles entre 15 h. 45 et 19 heures. 171 obus de 120 ont été lancés.

Dans la nuit du 23 au 24 novembre, entre 21 h. 30 et 1 h. 10, quatre de nos avions sont allés bombarder les hauts fourneaux et les usines de Voelklingen (sur la Sarre). Au cours de cette expédition, 12 obus de 120 et 12 de 155 ont été lancés et ont paru bien placés. Le retour de nos avions s'est effectué sans incident.

Hier, 23 novembre, dans l'après-midi, un avion allemand a été abattu par le tir de nos canons spéciaux. L'appareil est tombé au nord de Berry-au-Bac.

Dans la même journée, le maréchal des logis Viallet a abattu son sixième avion allemand vers Moislains (région de la Somme).



MARÉCHAL DES LOGIS
FLACHAIRE

M. Trepof remplace M. Boris Sturmer à la présidence du Conseil russe

PÉTROGRAD, 24 novembre. — M. Sturmer, président du conseil des ministres et ministre des Affaires étrangères de l'empire russe, quitte ses fonctions et est nommé par le tsar grand chambellan.

M. Sturmer est remplacé à la présidence du conseil par M. Trepof, ministre des Voies et Communications.

Les journaux déclarent que la nomination du secrétaire d'Etat M. Trepof implique la nécessité pour le gouvernement de faire aux Chambres une communication éclaircissant les prochains problèmes de l'activité gouvernementale.

M. Sturmer avait succédé le 25 juillet dernier à M. Sazonof, admis à la retraite « conformément à sa requête ». Il était à ce moment ministre de l'Intérieur et président du conseil.

M. Trepof n'a eu jusqu'ici qu'une carrière purement administrative. Nommé le 31 octobre 1915 ministre des Voies et Communications, il a étudié particulièrement le développement futur du réseau ferré de la Russie. Il a établi un vaste projet qui prévoit la création de 60.000 verstes de lignes nouvelles. Il s'est, d'autre part, spécialement attaché à la réalisation du chemin de fer de Mourmane, qu'il a inauguré dans le courant de ce mois.

M. Trépof sera le dictateur des voies de communication

Les mêmes problèmes se posent en même temps et presque de la même manière pour tous les coalisés. Crise de l'alimentation, due surtout à une crise des transports, soit maritimes soit terrestres : le cas se reproduit en France, en Angleterre, en Russie. Que des personnes nouvelles soient nécessaires pour résoudre ces difficultés, c'est ce dont on ne saurait être surpris, puisque ce sont même des fonctions nouvelles qui viennent d'être confiées en France à M. Joseph Thierry.

On est étonné au premier abord que la question des approvisionnements puisse se poser en Russie. Ce vaste empire agricole produit plus qu'il n'exige la nourriture de son immense population. En temps normal, il est grand exportateur de céréales et, depuis la guerre, tous les débouchés lui sont fermés. Il doit donc, d'une façon générale, posséder beaucoup plus de vivres qu'il ne lui en faut. Si la pénurie se fait sentir, et parfois d'une façon aiguë, dans quelques grands centres, la faute en est à l'insuffisance des voies de communication. On peut dire, d'ailleurs, qu'au point de vue militaire comme au point de vue alimentaire la question des transports donne la clef de la plupart des embarras de la Russie.

Ce qu'il fallait à l'Empire russe, c'était donc un ministre et un dictateur des chemins de fer. M. Trépof est au plus haut degré l'homme de ce besoin et de cette situation.

La faible densité du réseau ferré de la Russie a toujours été un des grands soucis du nouveau président du conseil. Ministre des voies et communications depuis 1915, il a appliqué toute son énergie, toutes ses facultés de travail, qui sont grandes, à donner à l'Empire les moyens de transport qui lui manquaient. C'est ainsi qu'on lui doit ce chemin de fer de la côte mourmane, récemment inauguré, auquel ont collaboré des ingénieurs français, et qui met le centre de la Russie en relations directes avec la côte norvégienne, libre de glaces, c'est-à-dire avec les alliés d'Occident.

M. Trépof est donc avant tout un spécialiste, un technicien, mais c'est le spécialiste, le technicien désigné par les besoins de la guerre et les nécessités de l'heure.

Au point de vue politique, il est difficile de préjuger l'accueil qu'il recevra de la Douma. M. Sturmer, son prédécesseur, avait fini par ne plus vivre en très bon accord avec cette assemblée. Il est probable que les éléments progressistes qui en constituent la majorité et qui sont résolus à conduire la guerre énergiquement attacheront moins d'importance aux opinions de M. Trépof qu'aux services considérables qu'il a déjà rendus à la Russie et qu'il lui rendra dans une mesure plus large encore, grâce à l'autorité nouvelle qui vient de lui être conférée par l'empereur Nicolas II.

Jacques Bainville.

EVIAN SAISON **CACHAT**
de Mai à Octobre
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

LA SIMPLICITE DANS L'HEROISME

Nos fusiliers marins dans les Flandres

Récit d'une attaque allemande qui fut repoussée.

Le récit qu'on va lire, et dont nous respectons scrupuleusement la simplicité héroïque, se rapporte à une attaque allemande soutenue récemment par les fusiliers marins qui gardent toujours devant le front belge les glorieuses traditions de la brigade illustrée à Dixmude et à Streenstraete :

La compagnie, commandée par le lieutenant de vaisseau M..., se trouvait en réserve dans les caves de N... Le capitaine nous donne l'ordre, dans la nuit du 11 mai, vers 9 heures du soir, de mettre sac au dos et de nous tenir prêts à partir par section.

La 1^{re} section, sous les ordres du lieutenant X..., enseigne de vaisseau, prend la tête, section dont je faisais partie.

A peine rendu, le lieutenant me donne l'ordre de me porter avec la 1^{re} demi-section à la tranchée se trouvant à 100 mètres environ d'une ferme, ayant comme consigne de veiller la tête de pont du côté des dunes. « Maintenant, si vous avez quelque chose à me communiquer, vous me trouverez à la ferme. » Il me serre la main et nous nous quittons.

Nous nous trouvons devant un commencement de tranchée, profonde de quelques centimètres, avec, comme abri, quelques sacs de terre. Sitôt sur les lieux, aidé de mes hommes et du second maître B..., nous nous sommes consolidés malgré l'eau qui pénétrait dans la tranchée.

Le travail ne prit fin que vers 4 heures du matin, dans la nuit du 11 au 12 mai ; les taubes nous ayant repérés, l'artillerie boche qui se trouvait sur les Dunes fit pleuvoir sur nous tout ce qu'elle put.

Commencé vers 4 heures du matin, le bombardement ne cessait que vers 8 heures du soir : c'était une attaque que les Boches préparaient.

Cette avalanche de projectiles n'avait pas été sans causer de pertes parmi nous. Vers 11 heures du matin, un obus tombe sur l'avant de la tranchée que j'occupais avec quelques hommes. Pris sous l'éboulement, nous réussissons à nous sortir de ce mauvais pas et nous nous plaçons à l'autre extrémité de la tranchée.

A ce moment, le matelot L. G... me fait remarquer que le sang coule de ma manche : je la relève et mon matelot me dit que j'étais gravement blessé.

— Tiens, je lui dis, voilà un bout de fil à voile, fais-moi quelques tours autour du bras et serre. Et prends mon pansement dans la poche de ma capote et fais l'infirmier.

La chose était à peine terminée qu'un autre projectile tombe sur la tranchée mettant hors de combat plusieurs de mes hommes ; cette fois je ne fus pas atteint.

Le matelot L. G... me dit :

— Maître, nous allons tous mourir ici.

— Mais non, que je lui réponds, nous en verrons bien d'autres avant la fin de la campagne.

Et le pauvre petit pleurait. Notre abri devenait intenable, il ne nous restait plus que l'angle de la tranchée ; j'y fis enlasser tous mes hommes et, montant au-dessus d'eux, je continuai ma surveillance sur la tête du pont.

Vers 2 heures du soir, m'étant mis à genoux pour mieux voir ce qui se passait, je fus atteint à la tempe gauche par un éclat d'obus. Tombé sur mes hommes, je suis resté pendant quatre heures environ sans connaissance, d'après leurs dires.

Je ne repris mes sens qu'au bruit des coups de fusil et à la voix du second maître B... disant : « Attention, voilà les Boches ! »

D'un bond je suis debout et reprends le commandement de ma section ; les ennemis étaient, en effet, à cinquante mètres de la tranchée, ils y furent reçus par un feu à bout portant. J'envoyai un homme prévenir le lieutenant d'envoyer du renfort : l'homme revint en me disant que le lieutenant était mort.

Le capitaine M... se trouvant avec les autres sections, fut alors prévenu.

Pendant ce temps l'attaque battait son plein et mes hommes ne cessaient de tirer et riaient de voir les Boches tomber.

Je me trouvais à côté du second maître B... qui me dit : « Je suis touché au cou par une balle, mais ce n'est rien », et il continua à faire passer les cartouches aux quelques hommes qui restaient et que je ne cessais d'encourager par de bonnes paroles.

Enfin, nous les tenons, ils sont repoussés, nous nous comptons : huit hommes restent, le second maître B... et moi. Alors B... me dit :

— Maître, allez vous faire soigner.

— C'est inutile, que je lui réponds, je ne bougerai pas avant que le renfort ne soit venu.

Je dis à un de mes hommes de me mettre un

sac à terre sous la tête ; je ne tenais plus sur les jambes et souffrais énormément de la tête et du bras. Enfin le renfort est annoncé, je dis au maître B... : « Maintenant je peux partir, je vous donne le commandement et surtout attention à la contre-attaque. »

Arrivé à la ferme, je trouve le capitaine G... qui me demande :

— Eh bien ! et les Boches, où sont-ils ?

— Ils sont repoussés, capitaine, et nous avons maintenu notre position.

— C'est bien, me répondit-il. Qui êtes-vous ?

— Le premier maître de la 6^e compagnie ; je suis blessé et je ne tiens plus.

Après pansement provisoire fait au poste de secours par un matelot, je fus dirigé sur l'ambulance de N..., et de là à C..., où les médecins de marine ont refait mon pansement au bras et cherché à sortir le projectile de la tête. Le médecin me dit : « Il n'y a rien à faire. » Après avoir passé le restant de la nuit à l'ambulance, je fus dirigé sur l'hôpital de Z... en même temps que mon capitaine.

L'épuration en Grèce

Comment les ministres austro-allemands ont quitté Athènes.

ATHÈNES, 24 novembre. — L'amiral Dartige du Fournet, en même temps qu'il notifiait aux ministres des puissances centrales de prendre leurs mesures en vue d'un départ immédiat, a avisé directement les consuls et les directeurs des écoles archéologiques desdites puissances d'avoir à quitter Athènes avec tout le personnel, à la même date que leurs ministres.

Avant de partir pour Dédéagatch, les ministres avaient demandé que leur départ fût remis à samedi. L'amiral Dartige du Fournet refusa. Ils firent alors remarquer que 8 heures du matin était une heure bien matinale. Mais l'amiral français ne voulut rien entendre.

Les ministres, avant leur départ, firent des visites de congé et furent reçus séparément par le roi. Le gouvernement grec joignit sa protestation à la leur, mais les ministres alliés se retranchèrent derrière les ordres militaires.

Un ministre grec, celui de la Justice, M. Constantin Andouopoulos, estimant que le cabinet a échoué dans sa mission, qui était d'écarter tous les malentendus avec l'Entente, a donné sa démission.

L'Allemagne proteste auprès des neutres

LA HAYE, 24 novembre. — De source allemande, on annonce que l'Allemagne aurait protesté vivement auprès de la Grèce et de toutes les autres puissances neutres, ainsi qu'auprès de la France et de l'Angleterre, contre l'expulsion des ministres des puissances centrales en Grèce, expulsion que l'Allemagne prétend avoir été effectuée en violation du droit des gens.

Le ministre allemand, avant de quitter Athènes, a prié le ministre d'Espagne d'assurer la protection des sujets allemands, et le ministre austro-hongrois a fait la même démarche auprès du représentant des Etats-Unis.

Félicitations des Athéniens au général Sarrail

ATHÈNES, 24 novembre. — A l'occasion de la prise de Monastir, le comité populaire des libéraux d'Athènes a adressé au général Sarrail le télégramme suivant :

« Le peuple libéral d'Athènes fête avec enthousiasme la victoire éclatante des héroïques troupes alliées et souhaite que cette victoire soit le prélude de la défaite complète des Germano-Bulgares et du rétablissement comme nation de notre frère et allié, le vaillant peuple serbe. »

RÉSIGNATION PATRIOTIQUE



— Maman, mon ventre crie famine !

— Fais-le taire ! Voilà la police qui passe...

(Dessin paru dans le Simplicissimus du 23 novembre 1916.)

LES DEPORTATIONS BELGES

Une délégation de protestataires chez von Bissing

AMSTERDAM, 24 novembre. — Le *Telegraaf* écrit qu'un grand mouvement de protestation est organisé maintenant en Belgique contre les déportations. Le général von Bissing vient de recevoir une délégation de personnalités éminentes qui lui ont fait part de leur indignation à ce sujet.

Le *Telegraaf* apprend que le conflit persiste à Bruxelles entre l'autorité militaire allemande et la municipalité de la capitale, qui refuse de livrer à la première la liste des chômeurs existant en ville.

La fête du roi, le 15 novembre, a été l'occasion de démonstrations patriotiques à Bruxelles, où la foule a crié : « Vive le roi ! Vive la Belgique ! A bas l'Allemagne et le kaiser ! »

De telles démonstrations sont fréquentes.

La protestation du ministre des Affaires étrangères de Belgique adressée aux ministres de Belgique auprès du Saint-Siège et auprès du roi d'Espagne a été publiée. Elle se termine ainsi :

« Insistez vivement pour que le gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité invite le gouvernement allemand à réfléchir aux conséquences des crimes de lèse-humanité qui se commettent en son nom. »

« L'Allemagne, avant d'être forcée d'abandonner notre pays, veut le laisser à l'état de cadavre ; mais, en s'acharnant ainsi à le torturer, elle se met au ban des nations et, au lieu d'imposer la paix à ses adversaires par la terreur, elle ne fait que soulever contre elle le monde civilisé. »

Un odieux chantage

Le gouverneur militaire de la place de Namur, le baron von Hirschberg, a publié l'arrêté suivant :

« Tous les habitants de la province qui ont des parents appartenant à l'armée belge et qui se trouvent prisonniers en Allemagne peuvent adoucir leur sort en adressant une requête au ministre de la guerre à Berlin, à condition toutefois qu'ils puissent prouver qu'ils continueront à accomplir des actes méritoires en faveur de la cause allemande. »

Le service civil en Allemagne

LAUSANNE, 24 novembre. — La *Schweizerische Tagwacht* écrit que le parti social-démocrate n'acceptera jamais la loi sur le service civil obligatoire sous sa forme actuelle.

Le *Vorwärts* écrit de son côté : « La loi sera sans doute acceptée étant donnée l'attitude des partis bourgeois. Les social-démocrates ne pourront rien y changer et devront l'accepter comme un fait accompli. »

Au cours de la séance de la commission principale du Reichstag où fut déposé le projet concernant le « service auxiliaire patriotique », le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur a fait des déclarations intéressantes :

Au lieu du manque de travail qui régnait au commencement de la guerre, règne maintenant le manque de main-d'œuvre, particulièrement remarquable dans la fabrication des munitions et du matériel de guerre de tout genre, la guerre étant devenue une guerre de munitions ; même pour le ravitaillement de la population, de nouveaux travailleurs sont nécessaires.

Le projet a pour but d'assurer la main-d'œuvre ; la coercition n'interviendra que dans les cas extrêmes ; on demandera l'accomplissement volontaire de ce devoir.

La loi a pour but également de donner à l'armée des soldats jusque-là indispensables à l'Intérieur.

Enfin, l'orateur a déclaré qu'aucun intérêt légitime ne serait lésé sans nécessité.

La retraite de M. von Jagow

ZURICH, 24 novembre. — M. von Jagow est remplacé officiellement par M. Zimmermann, au sous-secrétariat des Affaires étrangères.

L'ancien ministre d'Allemagne en Roumanie, von dem Bussche, et le conseiller privé von Sturm, sont candidats à la succession de Zimmermann.

La presse berlinoise conteste maintenant elle-même que la retraite de von Jagow ait pour cause des raisons de santé. Elle est d'accord pour reconnaître son incapacité et n'exprime aucun regret au sujet de son départ.

Au contraire, différents journaux et, notamment, le *Lokal Anzeiger*, prétendent que la raison réelle de ce changement serait des divergences d'opinions politiques avec le chancelier, sans qu'il soit donné de détails à ce sujet.

On suppose que l'ambassade à Vienne sera confiée au comte de Wedel.

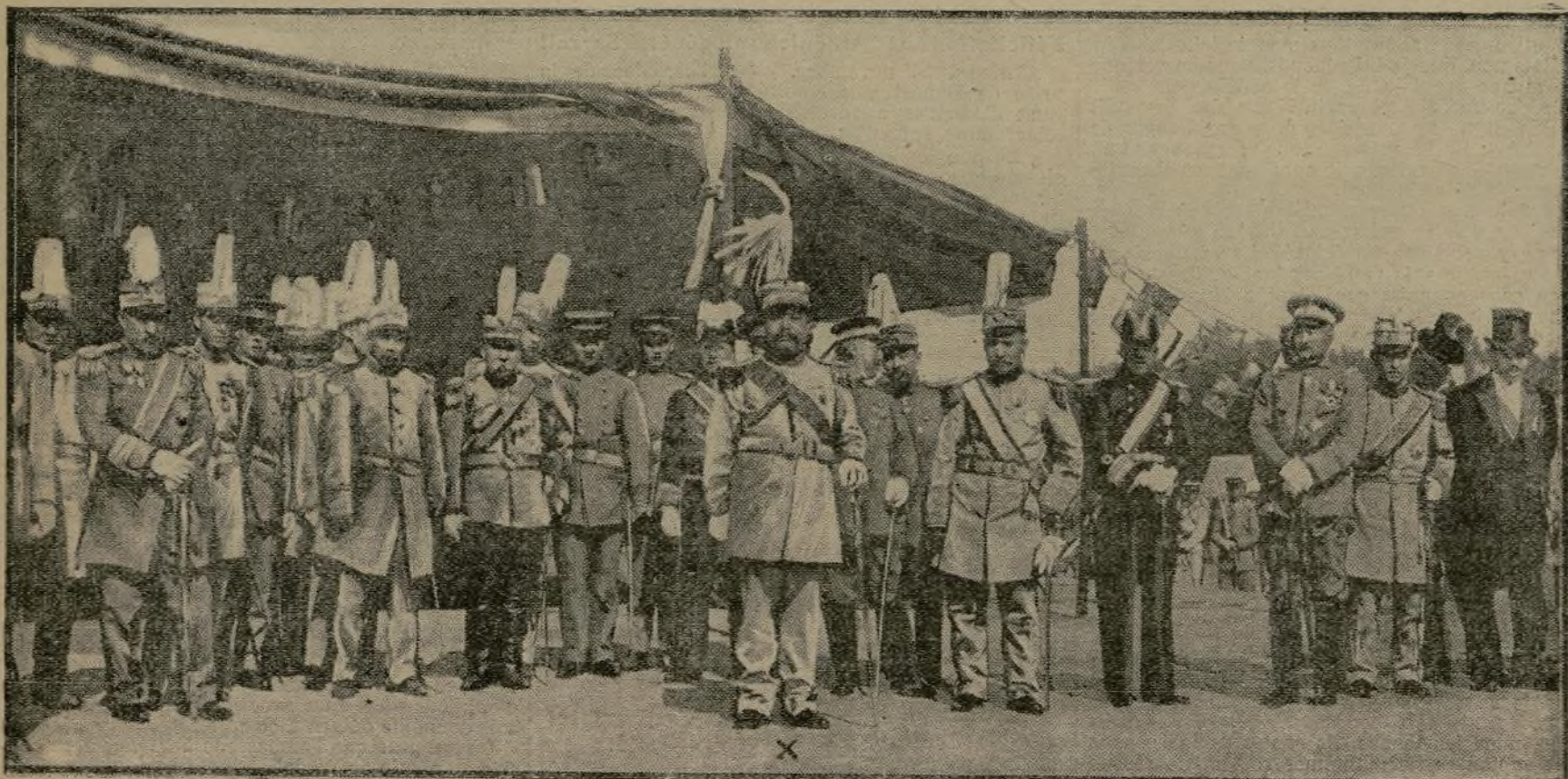
BENEDICTINE "la Grande Liqueur Française"
TONIQUE - DIGESTIVE

DEUIL, par MANFREDINI



— Le veinard !... Il n'aura pas vu la fin !!!...

Li Yuan Hong passe une grande revue à Pékin



Le président de la République chinoise, Li Yuan Hong (+), au jour anniversaire de la chute de la dynastie mandchoue (10 octobre 1911), a passé, à Pékin, une revue de troupes où figuraient 15.000 hommes. Li Yuan Hong est vu ici au milieu de son état-major, au moment du défilé des armées républicaines.

DERNIÈRE HEURE

Les Roumains avancent en Dobroudja

Ils se replient dans la vallée de l'Olt

BUCAREST, 24 novembre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Sur le front de la Moldavie, aucun changement.

Sur la frontière de Muntenie, jusque dans la région de Dragoslavele, faible bombardement d'artillerie.

Dans la vallée de l'Olt, bombardement d'artillerie. Sur l'aile droite et au centre, sur la gauche, l'ennemi a attaqué violemment dans l'Olténie; nos troupes, sous la pression de forces ennemies supérieures, se sont retirées sur la gauche de l'Olt.

FRONT SUD. — Feu d'infanterie et bombardement d'artillerie tout le long du Danube.

Entre Calafat et Tjan, nous avons capturé un avion ennemi.

Aux environs de Zimnicea, violent bombardement d'artillerie. L'ennemi essaie de débarquer.

Dans la Dobroudja, nous avons avancé sur tout le front et surtout au centre, à l'aile gauche, où nous avons occupé les villages de Galengic, Pazarli-Ester, Palazulnio et Tasaul.

Les précautions roumaines

BERNE, 24 novembre. — Des nouvelles de source bulgare annoncent que les troupes austro-allemandes ont trouvé les dépôts de céréales de Craiova en flammes. Les Roumains avaient allumé l'incendie quatre jours avant l'arrivée de l'ennemi. Deux tiers des réserves de blé sont détruites, l'autre tiers est inutilisable. Quelques dépôts de pétrole également mis en feu ont pu être éteints.

Dans leur retraite, les troupes roumaines ont détruit toutes les machines agricoles très nombreuses dans la région.

Le pape réproouve le bombardement de Bucarest

ROME, 24 novembre. — Le Pape a télégraphié à la reine de Roumanie pour exprimer sa réprobation contre le bombardement aérien du palais royal de Bucarest où ne se trouvaient, avec la reine, que des femmes et des enfants.

LA PIRATERIE

Encore un navire-hôpital coulé

LONDRES, 24 novembre. — Le secrétaire de l'Amirauté fait connaître que le bateau-hôpital anglais *Braemar Castle*, qui se rendait de Salonique à Malte, a péri au détroit de Mykon, dans la mer Egée, par suite d'un torpillage ou de la rencontre d'une mine.

Le *Braemar Castle* transportait de nombreux blessés, mais tout le monde, à bord, a pu être sauvé.

On ignore si le navire a été torpillé ou s'il a heurté une mine.

On annonce également la perte des navires suivants :

Brierton, anglais, coulé par un sous-marin allemand ; un patrouilleur français a recueilli l'équipage composé de 31 hommes.

Alcyon, goélette française, de Paimpol, qui a eu le même sort. L'équipage est sauf.

Le raffinement de la barbarie allemande

Les Allemands nous ont habitués aux raffinements de cruauté, mais leur dernière atrocité, ils viennent de l'accomplir lors du torpillage du *Britannic*, le bâtiment-hôpital anglais protégé par la Croix-Rouge et sur le caractère duquel il n'était pas possible de se tromper.

Dès que celui-ci fut frappé, il lança des appels de détresse par la télégraphie sans fil, et des navires de guerre alliés se mirent en devoir de lui porter secours. Mais aux appels succéda un message informant que le *Britannic* ne courait plus aucun danger.

Or, cet avis n'émanait pas de la T. S. F. du bâtiment sinistré. Il était l'œuvre du pirate faussaire, qui ajoutait ainsi au torpillage la condamnation en bloc de l'équipage et des blessés.

Les Etats-Unis réclament une enquête

Le correspondant berlinois du *New York Times* écrit que le chargé d'affaires des Etats-Unis à Berlin, M. Grew, a présenté au ministre allemand des affaires étrangères, au nom du gouvernement de Washington, une demande d'enquête au sujet de quatre vapeurs récemment coulés, y compris le *Columbia*, l'*Arran*, le *Loano*.

Nouveaux progrès russes au nord de Constantza

PÉTROGRAD, 24 novembre. — Communiqué du grand état-major.

Dans la région de Zanarotch, au sud-ouest du lac Narotch, nos reconnaissances ont attaqué un poste allemand et capturé une mitrailleuse.

Au nord-est de Krovo, après avoir bombardé nos tranchées par obus et mines, l'ennemi a lancé une attaque sur un point de notre front : il a été rejeté par notre feu. Notre artillerie a provoqué une explosion dans les lignes ennemies.

Sur le Stockhod, dans la région de Kovel et du chemin de fer de Manovitchi, de faibles forces ennemies ont attaqué, mais se sont heurtées à la résistance de nos hommes. L'ennemi, qui s'était caché dans les buissons, demeura sous notre feu jusqu'à ce que la nuit fût venue et gagna alors ses tranchées.

Dans la région d'Hamlet Vorb, au nord de Romontz, un avion autrichien a été obligé d'atterrir; les aviateurs ont été capturés.

Sur la rivière Bystritza, nos aviateurs ont bombardé avec succès un dépôt d'artillerie ennemi dans le village de Pavolicho, sur la ligne de chemin de fer au nord-ouest de Stanislavov.

Dans la région de Kosmatch et de Poroge, au nord-ouest de Zolotvin, nos éclaireurs ont poussé avec succès une série de reconnaissances.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région de Kigi, des partis d'éclaireurs turcs ont tenté d'aborder nos positions, mais ont été repoussés par notre feu.

Dans la région d'Ognot, les Turcs ont évacué Sharafkhan. On a observé à nouveau que les Turcs font usage de balles explosives.

FRONT DE ROUMANIE. — Dans la région au nord-ouest de Turnuseverin, de faibles détachements roumains ont attaqué l'ennemi, mais celui-ci les a dispersés et s'est emparé de trois canons.

En Dobroudja, nos troupes ont poursuivi leur avance vers le sud gagnant sur leur gauche le lac Tashaul.

En quelques endroits, nous avons traversé la rivière Kartal.

Bombardement efficace d'une gare hongroise

PÉTROGRAD, 24 novembre. — L'artillerie lourde russe a mis le feu à la gare de Korosmezo, sur le front sud, ce qui provoqua une terrible explosion dans un train de munitions. L'incendie se propagea et détruisit quatre grands dépôts de farine.

Le communiqué italien

ROME, 24 novembre. — Commandement suprême.

Sur le front du Trentin, les conditions atmosphériques, devenues plus favorables, ont permis une activité plus intense de l'artillerie.

Sur le haut plateau d'Asiago, notre artillerie a dispersé des groupes de travailleurs ennemis; elle a entravé un mouvement de troupes et de charrois dans le val d'Assa.

Sur le front de Giulie, duel d'artillerie dans les zones de Plava et de Gorizia, et sur le Carso.

Une batterie ennemie a lancé douze obus sur l'hôpital de camp 144, sans causer de victimes.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 25

L'artillerie ennemie a montré de l'activité au cours de la journée sur notre front vers Lesbœufs, Beaucourt et de part et d'autre du canal de La Bassée. Des détachements d'infanterie ont été dispersés par nos tirs d'artillerie au sud de Puisieux.

L'aviation a exécuté hier beaucoup d'excellent travail. Au cours d'un combat aérien entre douze de nos avions et vingt appareils ennemis, ces derniers ont été dispersés; un d'entre eux détruit et plusieurs autres contraints d'atterrir avec des avaries. Tous les nôtres sont rentrés sans incident. Quatre avions allemands ont été détruits dans différentes rencontres. Trois des nôtres ne sont pas rentrés.

Communiqué belge

Au cours de la matinée du 24 novembre s'est déroulée DANS LA REGION DE DIXMUDE un violent duel d'artillerie de campagne et de tranchée. Nos batteries ont pris le dessus; l'action a été terminée vers midi.

APRES LA MORT DE FRANÇOIS-JOSEPH

Un appel du nouvel empereur à ses soldats

AMSTERDAM, 24 novembre. — La *Gazette militaire de Vienne* publie le réserit suivant de l'empereur Charles à l'armée et à la marine :

Soldats, votre chef suprême, mon illustre grand-oncle, empereur et roi François-Joseph, qui, pendant de nombreuses années, conduisit avec affection et sollicitude les destinées de vos parents et grands-parents, et qui s'est montré un père pour vous, est allé rejoindre ses ancêtres.

Peu Sa Majesté, exemple admirable de l'attachement au soldat et à son devoir, s'est dévouée en entier avec la plus grande énergie, à la prospérité de la patrie.

Jusqu'à son dernier moment, sa pensée a été avec vous, ses guerriers vaillants et bien-aimés.

J'ai partagé jusqu'ici avec vous la gloire et les souffrances de cette lutte épique. En cette époque pleine de grandeur et au milieu de vous, je me place maintenant comme le chef suprême à la tête de mon armée et de ma flotte fidèles, animés d'une confiance inébranlable en nos droits sacrés et dans la victoire, que, avec l'aide de Dieu et de nos fidèles alliés, nous remporterons au nom de notre juste cause.

L'esprit du mort illustre sera près de vous et vous inspirera pour de nouvelles batailles héroïques, afin qu'il nous soit donné de déposer les palmes de la victoire sur sa tombe comme un témoignage de notre loyauté et de notre gratitude pour l'amour et la sollicitude dont son noble cœur ne cessa jamais d'être animé pour son armée et pour sa flotte.

Vienne, le 22 novembre 1916.

Signé : CHARLES, empereur.

AVANT LES FUNÉRAILLES

ZURICH, 24 novembre. — Aucune disposition n'a encore été prise pour les funérailles de l'empereur. Le transport du corps de Schoenbrunn à la Hofburg aura lieu ce soir. Le corps restera ensuite exposé dans la chapelle du château pendant trois jours. Les funérailles auront lieu vers la fin de la semaine prochaine. On a pris hier le masque de l'empereur avant de procéder à l'embaumement de la dépouille mortelle de François-Joseph.

On pense que, outre l'empereur d'Allemagne, le roi de Saxe et le roi de Bavière assisteront aux funérailles.

La Chambre hongroise est convoquée le 27 novembre, pour affirmer le deuil causé par la mort de François-Joseph et prendre des décisions à cet égard.

LE DEUIL PUBLIC

GENÈVE, 24 novembre. — Les journaux rapportent que, suivant l'antique cérémonial autrichien, le cœur de François-Joseph, après l'embaumement, sera conservé dans un vase d'argent et les intestins dans un vase de cuivre. Ces deux vases seront ensuite transportés à la Hofburg avec le corps, après la bénédiction de Schoenbrunn et à la tombée de la nuit.

Le deuil du pays durera six mois : deux de grand deuil, deux de deuil et deux de demi-deuil. Le deuil sera ordonné par l'empereur Charles qui a prescrit aussi la fermeture des théâtres et des lieux de plaisir.

Mort de la grande-duchesse douairière de Luxembourg

AMSTERDAM, 24 novembre. — Un télégramme de Berlin annonce la mort de la grande-duchesse douairière de Luxembourg à Koenigstein (Taunus).

Le gouvernement serbe publie un Livre Bleu

Le gouvernement serbe vient de publier un Livre Bleu sur les atrocités et injustices commises dans la Serbie occupée.

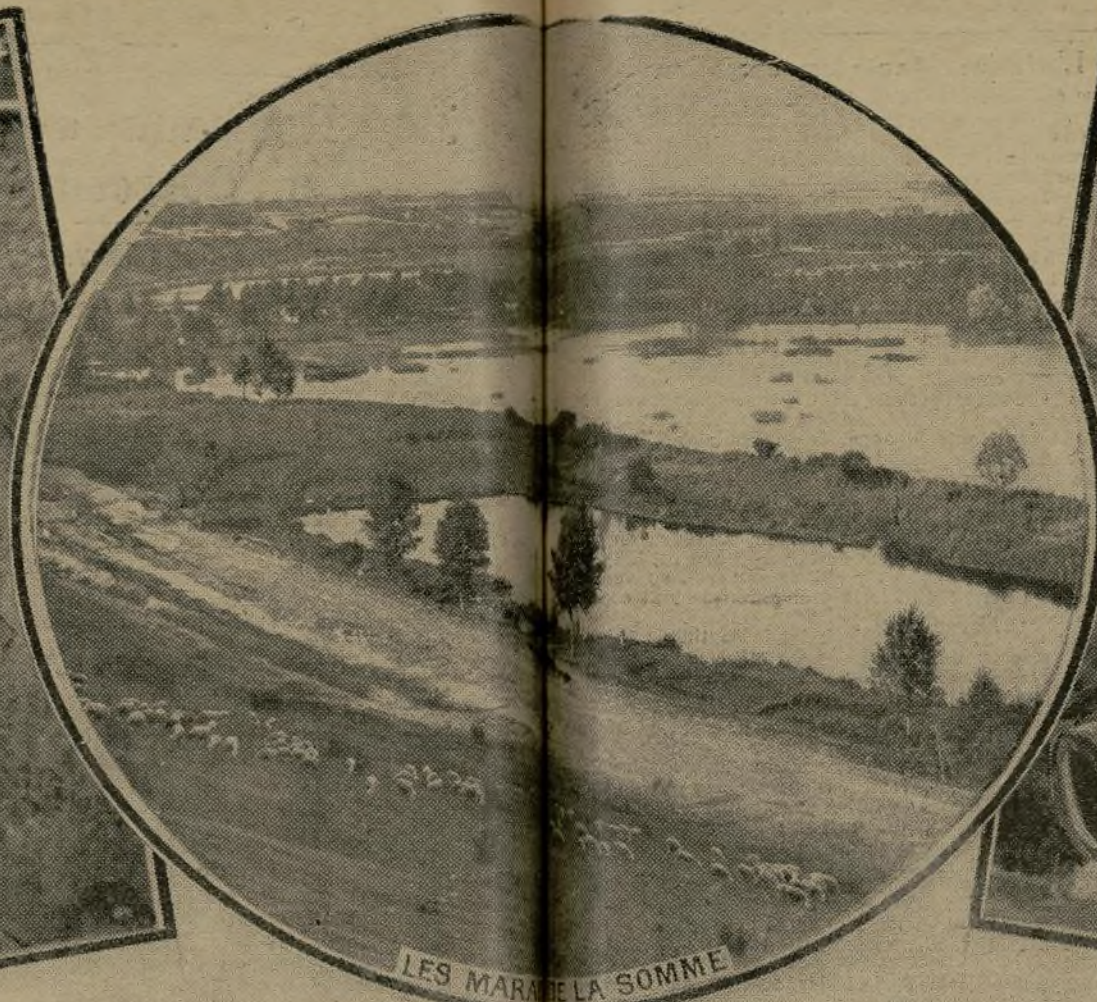
Le Livre se présente sous la forme d'une note signée par M. Pachitch, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et adressée aux gouvernements signataires des conventions de La Haye. Il contient 169 documents.

Pour se faire une idée du régime qui opprime la Serbie, on n'a qu'à regarder la longue énumération des articles de la convention de La Haye qui ont été violés. Les Allemands aussi bien que les Bulgares ont violé les articles 4, 6, 7, 18, 22, 23, 27, 28, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55 et 56 du règlement de La Haye. Ils ont non seulement commis des actes contraires au droit international positif, mais ont supprimé les droits les plus élémentaires et inhérents à toute personne humaine.

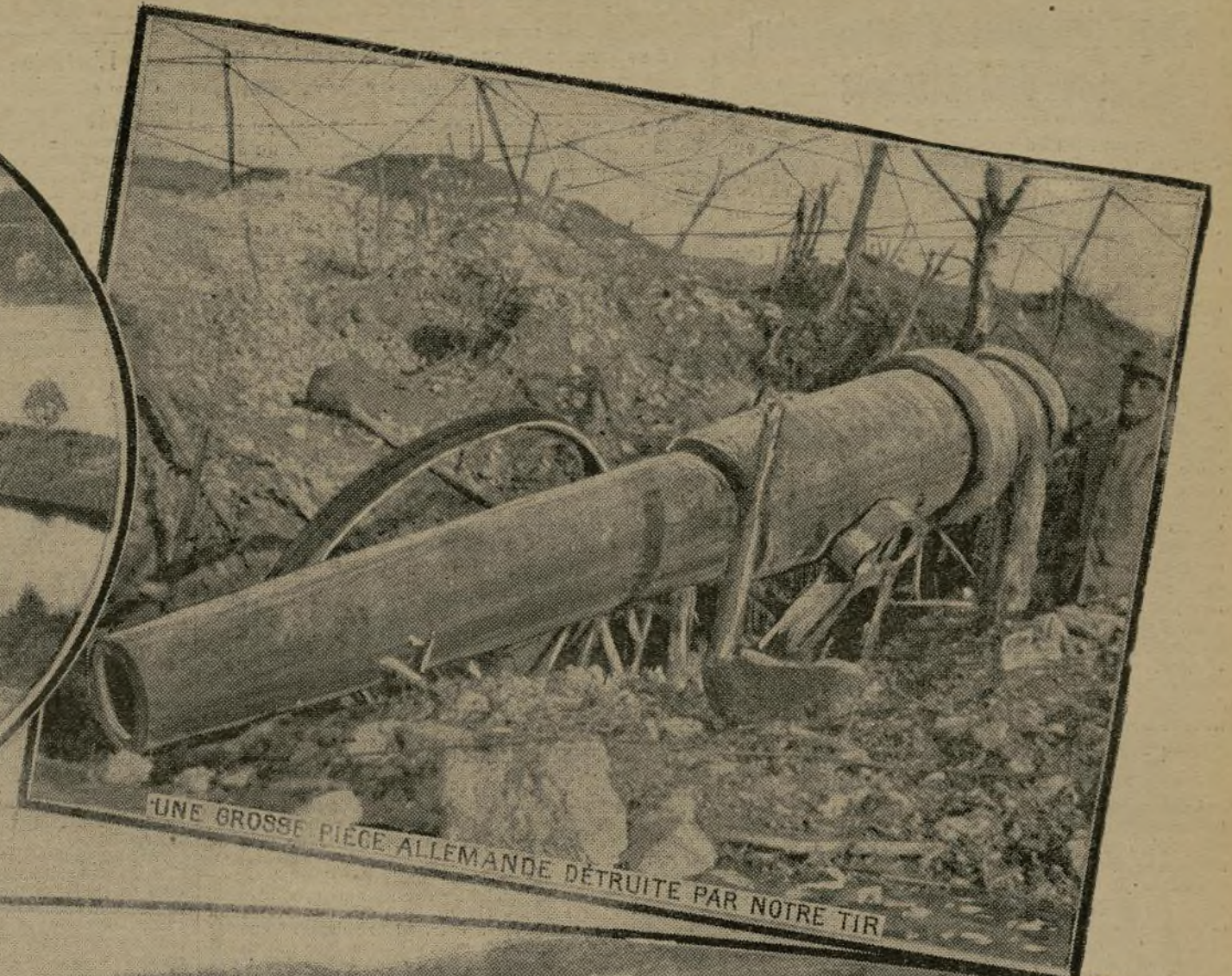
“Crème de Menthe”, terreur des Allemands, en action sur le front de la Somme



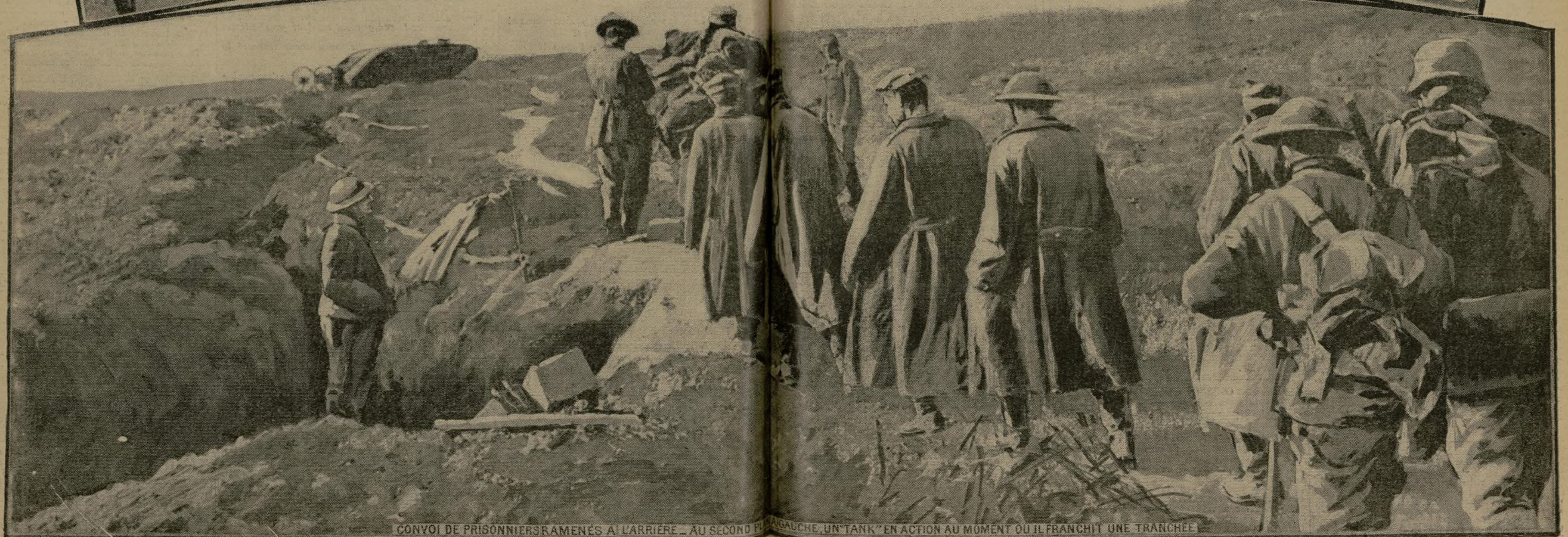
UNE TRANCHEE EN SECONDE LIGNE



LES MARAIS DE LA SOMME



UNE GROSSE PIECE ALLEMANDE DETRUITE PAR NOTRE TIR



CONVOI DE PRISONNIERS AMENES A L'ARRIERE - AU SECOND PLAN A GAUCHE, UN "TANK" EN ACTION AU MOMENT OU IL FRANCHIT UNE TRANCHEE

On sait que le joyeux Tommy a, dès le premier jour, baptisé du nom de « Crème de Menthe », et d'autres non moins pittoresques, l'engin de guerre qui, officiellement, s'appelle *tank*. Ce mot, en anglais, signifie réservoir. Désignation inexacte, mais, au début, intentionnelle. On supposait, en Angleterre, et à juste raison, que des espions, intrigués par la construction de ces

monstres, en voudraient connaître l'emploi, et l'on accrédita la légende que c'étaient là des réservoirs roulants, alors qu'il s'agissait de tout autre chose. Cette mesure de précaution aura porté son effet. La première fois que l'ennemi vit se ruer vers ses lignes ces « kolossales » machines, il comprit qu'il avait été dépassé dans son ingéniosité à inventer des foudres de guerre.

LE COMITÉ SECRET

Vingt demandes d'interpellation
sont déjà déposées

Sept nouvelles demandes d'interpellation ont été déposées hier en vue du comité secret de mardi prochain. Leurs auteurs sont :

M. Deguise, sur le ravitaillement des régions envahies;

M. Thierry-Cazes, sur le ravitaillement, tant dans la zone des armées que dans l'intérieur;

M. Cornudet, sur l'occupation ou l'expropriation des terrains nécessaires à la défense nationale;

M. Emile Constant, sur l'insuffisance manifeste des accords stratégiques qui ont précédé le loyal concours apporté par la Roumanie à la cause de la Justice et du Droit;

M. Charles Benoist, sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour tirer, en mettant hommes et choses à leur place, tout le parti possible des ressources intellectuelles et économiques de la France;

M. Fernand David, sur l'urgence de mettre en sursis les cultivateurs appartenant aux plus vieilles classes mobilisées et les cultivateurs pères de famille nombreuse, afin de réaliser la mobilisation agricole nécessaire à la production nationale;

M. Paul Pugliesi-Conti, sur des faits de nature à compromettre l'ordre public et la sécurité nationale.

Avec celles précédemment déposées, cela fait donc, à ce jour, vingt interpellations pour le comité secret.

La délégation des groupes propose
une procédure de discussion

La délégation des groupes s'est réunie hier, sous la présidence de M. Siegfried, pour examiner les mesures à prendre en vue de la discussion en comité secret.

Elle a décidé de demander la jonction des interpellations se rapportant à un même objet et leur discussion par groupes, dans l'ordre suivant : 1° Affaires d'Orient ; 2° Guerre navale ; 3° Matériel ; 4° Effectifs ; 5° Commandement ; 6° Questions économiques et financières.

La délégation demandera en outre à la Chambre que la discussion de chaque groupe d'interpellations soit précédée d'un exposé d'ensemble présenté, s'il y a lieu, par les commissions compétentes.

A LA CHAMBRE

Le débat sur la marine marchande

Interpellé jeudi par M. André Hesse et par M. de Monzie, M. Nail, sous-secrétaire d'Etat de la Marine marchande, l'a été hier par M. Fernand Boutsou.

Le député des Bouches-du-Rhône, qui a dans sa circonscription les importants chantiers de constructions navales de La Ciotat, a fait surtout le procès du système des primes à la construction et à la compensation d'armement en lesquelles il voit une « morphine qui a endormi certains armateurs », leur faisant espérer qu'avec ces subsides ils pourraient concurrencer les marines étrangères. Il s'est aussi élevé contre l'état d'esprit des mêmes armateurs qui n'ont vu dans la guerre qu'une occasion de profits.

M. Nail répondit aux interpellateurs, les assurant de sa volonté de pousser partout les constructions. Il espère que nous aurons après la guerre une flotte suffisante pour permettre notre relèvement économique.

Après M. Ancel et MM. de Monzie et André Hesse, que les déclarations du sous-secrétaire d'Etat ne parvinrent à satisfaire complètement, M. Guernier, président de la commission de la marine marchande, demanda à la Chambre de siéger lundi pour voter le projet autorisant des avances aux armateurs français pour l'achat et la construction de navires. Il en fut ainsi décidé.

Léopold Blond.

Nouvelles parlementaires

La nouvelle visite des exemptés et réformés

M. Camille Reboil a déposé au projet relatif à la nouvelle visite des exemptés et réformés l'amendement suivant :

« Ne seront pas astreints à passer une nouvelle visite tous les hommes qui auront été réformés au régiment depuis la guerre. »

Le maintien de la classe 1889 sous les drapeaux

M. Guichard a déposé hier une demande d'interpellation sur les affectations arbitraires des hommes de la classe 1889 et leur maintien illégal sous les drapeaux. La date du débat sera fixée ultérieurement.

650 millions d'impôts nouveaux

Les propositions de la Commission
du budget

Le rapport présenté par M. Raoul Péret, au nom de la commission du budget, sur le projet de douzièmes provisoires qui comporte, nous l'avons dit, un certain nombre de taxes nouvelles, sera distribué la semaine prochaine.

La commission a maintenu toutes les mesures que nous avons indiquées, sauf en ce qui concerne la taxe de guerre sur les mobilisables non appelés. Cette question, en raison des difficultés d'application qu'elle soulève, a été renvoyée à l'étude du ministre des finances. La commission a également renvoyé à ce dernier, avec avis favorable, la question d'un impôt sur tous les spectacles : théâtres, concerts, cinémas, etc...

Voici, d'ailleurs, les nouvelles mesures proposées :

Impôt général sur le revenu : Elévation du taux de 2 à 5 0/0 avec abaissement de 5.000 à 3.000 francs le revenu exonéré à la base. Les majorations accordées pour charge de famille sont fixées à 1.000 francs par personne à la charge de l'assujéti. En outre, est abaissé de vingt et un à dix-huit ans l'âge au-dessus duquel les enfants cessent d'être considérés comme étant à la charge de l'assujéti.

Valeurs mobilières : L'impôt est élevé de 4 à 5 0/0. En outre, la taxe sur les lots provenant des obligations ou autres effets publics est portée de 8 à 10 0/0.

Taxes assimilées : Doublement des redevances sur les mines et des taxes sur les chevaux, voitures, mulets, billards, cercles, gardes-chasse.

Taxe sur les chiens : La commission établit une taxe d'Etat en sus de la taxe municipale. Ce droit est ainsi fixé :

Chien de garde : 2 francs pour le premier ; 4 francs pour chaque chien supplémentaire. Chien de chasse : 5 francs pour le premier ; 10 francs pour chaque chien supplémentaire. Chien d'agrément : 20 francs pour le premier ; 40 francs pour chaque chien supplémentaire. Enfin, 50 francs par chien dans les villes de plus de vingt mille âmes.

Boissons hygiéniques : Le droit de circulation est élevé à 5 francs par hectolitre sur les vins et à 3 francs par hectolitre sur les cidres. Le droit de fabrication sur les bières est porté à 0 fr. 80 par degré. Enfin, le droit sur les raisins secs réservés à la fabrication des boissons familiales est élevé à 15 francs les 100 kilos.

Sucres : Le droit sur les sucres est élevé de 25 à 40 francs les 100 kilos.

Tabacs : Le droit sur les tabacs ordinaires sera élevé par la loi de finances, tandis que celui sur les tabacs de luxe le sera par décret.

En ce qui concerne les tabacs ordinaires, l'élévation du droit déterminera le tarif suivant pour la vente au détail du tabac à fumer :

60 centimes au lieu de 50 le paquet de 40 grammes ; 7 grammes de tabac pour 10 centimes.

Il n'y aura plus de cigares à 5 centimes autres que les petits cigares connus sous le nom de *ninas*.

Les cigares à 5 centimes seront portés à 7 cent. 1/2, soit deux cigares pour 15 centimes. Les cigares à 10 centimes seront portés à 12 cent. 1/2, soit deux cigares pour 25 centimes. Les cigares à 15 centimes seront portés à 20 centimes.

Au delà, le prix du cigare sera élevé de 5 ou de 10 centimes, suivant le prix de revient.

Produits exotiques : Un droit de consommation intérieure est institué sur les cafés, cacao, thés, vanilles, et sur les épices : poivre, piment, cannelle, etc.

Spécialités pharmaceutiques : Une taxe de 10 0/0 sera établie sur ces produits.

Eaux minérales : Un droit sera perçu sur la vente des eaux minérales.

L'ensemble des mesures que nous venons d'énumérer produira sur le budget un total de ressources supplémentaires d'environ six cent cinquante millions.

De son côté, la commission de la législation fiscale a repoussé hier l'augmentation de la taxe sur le sucre proposée par le gouvernement et la commission du budget.

Elle a décidé de proposer une taxe de guerre comportant un droit fixe de 12 francs et un droit proportionnel pouvant être égal au montant de l'impôt complémentaire sur le revenu payé par le contribuable.

CONSEIL MUNICIPAL

L'alimentation de Paris

Au début de la séance publique qu'il a tenue hier, le Conseil municipal s'est occupé de la question de l'alimentation parisienne.

A cet effet, il a ouvert un compte hors budget, permettant à l'administration d'acquiescer et d'organiser la vente de pommes de terre et, le cas échéant, des autres denrées.

L'assemblée a voté ensuite une subvention de 1.500 francs au comité du monument du général Gallieni, à Saint-Beat (Haute-Garonne).

M. Achille, qui s'occupe tout particulièrement de nos poils de passage à Paris, a fait voter un crédit de 10.000 francs pour que l'on continue à assurer le couchage des permissionnaires qui ne font que traverser la capitale.

Prochaine séance lundi prochain. — M. E.

TRIBUNAUX

L'affaire Mante en cassation

On se souvient des débats qui nécessitèrent trois audiences au conseil de guerre de Marseille et qui aboutirent à la condamnation, le 30 juin dernier, de l'armateur Théodore Mante, à 20.000 francs d'amende, dix ans de privation de ses droits civils et civiques et aux frais envers l'Etat.

Le jugement déclarait M. Mante coupable d'avoir, à Marseille, en avril et mai 1915, en violation des prohibitions édictées par la loi du 4 avril 1915, exécuté la convention qui, en mai 1906, l'avait constitué agent salarié du Syndicat Rhénan-Westphalien, et, en 1908, agent du Deutsch Kohlen, dépôt de Hambourg, en demeurant président du conseil d'administration de la société allemande à façade française dite « Société anonyme des charbons, coques et briquettes » et devenue la « Société provençale de charbons, coques et briquettes ».

M. Théodore Mante fit appel de sa condamnation devant le conseil de révision de la quinzième région, qui confirma la sentence.

L'armateur de Marseille forma immédiatement un pourvoi en cassation.

L'affaire venait, hier, devant la Cour suprême, où le conseiller-rapporteur Pettier et l'avocat général Peyssonié conclurent à l'irrecevabilité du pourvoi, en vertu de la loi du 4 avril 1915 sur la prohibition de tout commerce avec l'ennemi.

Au nom de M. Mante, M^r de Lalande soutint la thèse de l'incompétence du conseil de guerre.

Adoptant les conclusions du conseiller-rapporteur, la Cour a rejeté le pourvoi.

Les droits d'auteur et la guerre

En 1913, M. Dufrenne, directeur du Concert Mayol, président de l'Association professionnelle des directeurs de concerts et de music-halls, passa avec la Société des auteurs et compositeurs un contrat pour une durée de dix-huit mois, avec la pièce *Tartarin sur les Alpes*, d'Alphonse Daudet et Léo Marchès.

Il fit une première tournée, puis la guerre survint. M. Dufrenne, qui voulait recommencer sa tournée en septembre 1914, fut dans l'impossibilité pratique de réaliser son projet. Or, le contrat expirait le 2 février.

Aussi assigna-t-il la Société des auteurs en résiliation des conventions passées entre eux, soutenant qu'il était en présence d'un cas de force majeure qui l'avait empêché d'exécuter sa tournée d'août 1914 à février 1915, les autorités civiles et militaires ayant interdit tout spectacle pendant cette période, et il réclamait la restitution d'un cautionnement de 500 francs déposé par lui.

La troisième chambre du tribunal donna gain de cause à M. Dufrenne, décida qu'il avait bien été empêché de faire sa tournée par un cas de force majeure, et condamna la Société des auteurs à lui restituer le cautionnement de 500 francs.

La Société fit appel. L'affaire revenait, hier, devant la première chambre de la Cour, présidée par M. Monnier.

Après plaidoiries de M^r Maurice Bernard, pour la Société des auteurs, et de M^r Lévy-Oulmann, pour M. Dufrenne, la Cour a remis à mercredi son arrêt sur cette intéressante question de principe.

La modification de l'éclairage

Interdiction de l'acétylène

Une ordonnance du préfet de police, en date du 24 novembre, complétant l'ordonnance du 11 novembre 1916, sur la modification de l'éclairage dans les magasins de vente et les établissements publics, a prohibé l'éclairage à l'acétylène à partir de 6 heures du soir, et à dater du 1^{er} décembre, dans les magasins spécialisés à l'article 1^{er} de l'ordonnance du 11 novembre.

Cette mesure a été prise dans le but de réserver aux fabrications intéressant la défense nationale les quantités de carbure de calcium, générateur de l'acétylène, qui leur sont nécessaires.

L'inventeur de la mitrailleuse est mort

LONDRES, 24 novembre. — Sir Hiram Maxim, inventeur du canon Maxim, est mort ce matin, à Londres, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Il était né à Sangerville, dans l'Etat du Maine, aux Etats-Unis, en février 1840.

Après un apprentissage de quatre ans dans la carrosserie industrielle, il travailla dans plusieurs usines de métallurgie, eut plusieurs inventions brevetées aux Etats-Unis, se rendit en Angleterre en 1881 et devint directeur de la célèbre fabrique de « Vickers Sons and Maxim », poste qu'il occupa pendant vingt-sept ans.

Il fut anobli par la reine Victoria et fait chevalier de la Légion d'honneur.

Le kaiser déclara un jour que, seul, le 75 français pouvait être considéré comme le rival du redoutable engin britannique.

Sir Hiram Maxim aida aussi puissamment au développement de l'aviation.

DANS LA MARINE

Division navale de l'Indochine. — Le capitaine de vaisseau Estienne est nommé aux fonctions de chef de la division navale de l'Indochine et de commandant de la marine en Indochine.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'autre mort

Vraiment, c'est si grave ?

Il est un des plus grands blessés que nous ait portés le train d'hier soir, répondit Alice Méhul. Crois que nous ne sauverons pas le lieutenant Lanceriaux.

Ah! soupira-t-elle, et son accent surprit l'infirmière.

Mais qu'avez-vous, ma petite Paulette, qu'avez-vous donc ?... Serait-ce un de vos parents ?

La jeune fille s'était ressaisie :

Non, dit-elle en secouant la tête.

Au reste, pourquoi cette question, s'irrita-t-elle. Ne pouvait-il pas être autre chose ? Ne pouvait-elle pas l'aimer ? Voilà qu'elle pensa tout bas, comme celles dont le cœur, guement meurtri, ne choisit plus de se livrer. Elle fit appais à se taire. Et elle se mordit les lèvres d'un désespoir muet : il va mourir !

Mystérieuse Paulette ! D'où vient cette agitation ? demandait Mlle Méhul. Paulette, aimer le lieutenant Lanceriaux !... Mais c'est impossible ! C'est déraisonnable !... Alors, par pure bonté, et en se faisant effort, parce qu'elle savait l'âme susceptible de M. Darbois :

Dites-moi, chérie, puisque vous connaissez cet officier, y a-t-il longtemps que vous l'avez vu ?

Mlle Darbois se redressa, un peu déflante.

Trois ans ! répondit-elle enfin.

Encore un mot, mignonne... voulut insister l'infirmière.

Mais Paulette n'était plus à sa portée. Elle s'en était allée très vite. Elle avait senti ses jambes fondre sous le poids de son corps. Elle avait craint de faillir. Elle s'était sauvée, et elle répétait, dans son arrement : « Henri, ici ! Henri blessé !... Et je ne le pas vu, je ne le verrai pas !... »

A pas pressés, elle suivit les longs corridors du étage de province transformé en hôpital. Et elle se dit :

« Ma tête tourne, mes tempes battent... Je suis folle, folle... Henri se meurt !... Dieu, soutenez-moi, priez pitié de moi !... Voilà qui est trop dur, je n'ai pas mérité ça. »

Dans un angle du vieux bâtiment, il y avait une aune de la Vierge, dont les yeux étaient tournés vers le ciel. Ce regard encouragea Paulette. Alors, elle pensa :

« Maître, que votre volonté soit faite ! Je suis toute nue, toute nue entre vos mains, je suis frêle... serait cruel de me brutaliser, de me torturer davantage... Vous ne le ferez pas parce que vous êtes bon. Cette mort ne m'effraie pas, puisque vous l'avez voulu. Mais calmez mes nerfs, donnez-moi la réconfortation. Je serai forte... Grâce à vous, je poursuivrai saintement cet amour jusqu'à la mort. »

Elle franchit la porte du lycée, réconfortée, plus maîtresse de soi-même. Elle prit le chemin de la maison de ses parents, paisible, dès cet instant, prête à attendre le pire. Elle ne reviendrait pas à l'hôpital. Chaque matin, seulement, elle téléphonerait à Alice pour savoir s'il vivait encore.

Elle avait connu Henri, voici quatre ans, juste comme il sortait de l'école de Fontainebleau. Une grande sympathie était née entre eux. Tout de suite, elle avait compris qu'il désirait sa main. Alors, avaient été quelques mois délicieux ; leurs familles convenaient : on n'attendait plus que de fixer une date.

Et puis, il était tombé malade. On l'envoya se soigner dans le Midi. Leurs lettres s'espacèrent par raison. Sa santé était si compromise qu'il avait dû quitter l'armée. Et un jour, il avait écrit que, par conscience, il renonçait à se créer une famille, et tout avait été rompu. Plus une lettre. Jamais plus elle n'en avait entendu parler. Jamais ils n'avaient consenti à troubler ce silence de deux âmes lointaines qui se sont vouées l'une à l'autre et qu'un destin mauvais sépare. Mais il y avait entre eux quelque chose qui subsisterait toujours, elle le savait. Pas une minute, elle n'avait pensé que leurs vies pourraient prendre d'autres directions. Elle était sûre de lui.

Aussi, quelle surprise c'avait été, tout à l'heure, de le visiter à l'hôpital, d'apprendre qu'il était là, blessé ! Il avait donc repris du service ?... Et, maintenant, il allait mourir !...

Chaque matin, elle fut renseignée par téléphone. L'état du malade restait stationnaire ; sa faiblesse

demeurait extrême. L'angoisse de Paulette grandit et devint insupportable. Le troisième jour, elle ne résista plus.

Elle accourut à l'hôpital, en proie à une inquiétude affreuse. De très loin, elle aperçut Alice Méhul. Celle-ci était avec une dame que Paulette ne connaissait pas. Et cette dame, poussant Alice du coude, chuchota :

— Mais vous devriez parler, vous devriez lui dire...

Paulette ne chercha pas à dominer son tourment :

— J'arrive, je suis si inquiète... Oui, je l'aime...

Nous avons été presque fiancés... Tenez, voici son portrait dans ce médaillon, je ne m'en suis jamais séparée... Ah ! ne me cachez rien !... Dites s'il vit toujours ?

— Nous allons vous conduire jusqu'à lui, fit Mlle Méhul.

— Je ne désire pas le troubler.

— Votre vue ne le troublera pas.

Cette affirmation si positive déconcerta Paulette.

— Elle se trompe ! songea-t-elle, elle ne sait pas quel amour est le nôtre... Ma présence va l'agiter beaucoup, raviver ce passé qui nous fit tant souffrir... Il ne saurait me retrouver sans fièvre... à moins que — et une crainte horrible la saisit — à moins que son état ne soit si grave qu'il puisse à peine me reconnaître. C'est peut-être ce qu'elle a voulu dire...

Et puis, une pensée lui vint soudain, qui la remplit d'horreur :

— Ah ! je comprends, Alice, je comprends le sens de vos mots : vous avez voulu me ménager... Je ne le troublerai pas parce qu'il est mort...

— Paulette, vous me surprenez, vous perdez la tête... Voyons, calmez-vous, ma chérie, soyez raisonnable... Essayez vos jolis yeux et approchez... Ecoutez, voici une bonne camarade à moi qui vous aime déjà sans vous connaître, et que je veux vous présenter.

Alors, la personne qui se trouvait avec elle tourna vers Paulette un visage rempli de douceur et lui tendit la main. Mais Paulette, comme brûlée par le contact de cette main, recula instinctivement, en criant, avec une passion sauvage :

— Sa femme !!! Ne dites pas un mot, vous êtes sa femme !...

Elle s'effondra sur le sol, brusquement. Et l'on pouvait entendre, parmi ses sanglots, cette imprécation entrecoupée :

— Henri, mon Henri, pourquoi n'êtes-vous pas mort du temps que vous m'aimiez ?... Il eût été si bon de vous pleurer comme cela !...

André Savignon.

LES ROBES DROITES

Les robes droites continuent à être la note la plus caractéristique de la mode actuelle et aussi un des genres les plus réussis. Comme robes habillées, certaines robes-chemises en velours,



Robe de cachemire brodée d'acier

en satin, en charmeuse ou même en mousseline de soie, à peine cintrées par une ceinture ou une cordelière à glands de chenille ou de perles, sont extrêmement jolies en leur simplicité. Les grands manteaux chauds en velours de laine ou en bure doublés de fourrure permettent de porter dessous des robes très légères, même pour sortir.

Le modèle croqué ici est en cachemire de soie brodé ou soutaché. On exécute à la machine ces broderies ; il y a des spécialistes pour les faire, comme il y en a pour les jours ou les plissés ; ces broderies peuvent aussi être faites en fil métallique même sur les robes de lainage. Ces robes simples, aux tons sobres, à peine garnies de fourrure et souvent d'une fourrure de fantaisie, sont vraiment très seyantes et d'une simplicité fort élégante. En gabardine ou en tricot, brodées de laine, elles ont un aspect un peu rustique qui n'est pas sans charme ; elles ont, en outre, l'avantage de supprimer momentanément l'usage coûteux de la chemisette claire.

Jeanne Farmant.

LE LIVRE DE DEMAIN

"Questions contemporaines" de Fustel de Coulanges

Voici que, fort à propos, on réimprime cette œuvre célèbre et trop peu répandue. Pages saisissantes de vérité et de jeunesse, bien qu'elles aient été écrites par Fustel de Coulanges au cœur des événements de la guerre de 1870. Elles n'ont rien perdu aujourd'hui de leur force et de leur signification :

LE VRAI PATRIOTISME

Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect pour les générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire, et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française, et ils s'imaginent qu'il restera un patriotisme français. Ils vont répétant que l'étranger vaut mieux que la France, et ils se figurent qu'on aimera la France. Depuis cinquante ans, c'est l'Angleterre que nous aimons, c'est l'Allemagne que nous louons, c'est l'Amérique que nous admirons. Chacun se fait un idéal hors de France. Nous nous croyons libéraux et patriotes quand nous avons médié de la patrie. Nous nourissons au fond de notre âme une sorte de haine inconsciente à l'égard de nous-mêmes. C'est l'opposé de cet amour de soi qu'on dit être naturel à l'homme ; c'est le renoncement à nous-mêmes. C'est une sorte de fureur de nous calomnier et de nous détruire, semblable à cette monomanie du suicide dont vous voyez certains individus tourmentés. Nos plus cruels ennemis n'ont pas besoin d'inventer les calomnies et les injures : ils n'ont que la peine de répéter ce que nous disons de nous-mêmes. Leurs historiens les plus hostiles n'ont qu'à traduire les nôtres. Quand l'un d'eux écrit que « la race gauloise était une race pourrie », il ne fait que répéter ce que nous avons dit en d'autres termes. M. de Bismarck disait naguère que la France était une nation orgueilleuse, ambitieuse, ennemie du repos de l'Europe ; c'est chez nos historiens qu'il avait pris ces accusations. Nous avons appris récemment que l'étranger nous détestait ; il y avait cinquante ans que nous nous appliquions à convaincre l'Europe que nous étions haïssables. L'histoire française combattait pour l'Allemagne contre la France. Elle éternisait chez nous le patriotisme ; elle le surexcitait chez nos ennemis. Elle nous apprenait à nous diviser, elle enseignait aux autres à se réunir contre nous.

L'ALSACE EST FRANÇAISE

(Extrait d'une lettre à Mommsen, professeur à Berlin, 27 octobre 1870.)

Vous croyez avoir prouvé que l'Alsace est de nationalité allemande parce que sa population est de race germanique et parce que son langage est l'allemand. Mais je m'étonne qu'un historien comme vous affecte d'ignorer que ce n'est ni la race ni la langue qui fait la nationalité.

Ce n'est pas la race : jetez en effet les yeux sur l'Europe et vous verrez bien que les peuples ne sont presque jamais constitués d'après leur origine primitive. Les convenances géographiques, les intérêts politiques ou commerciaux sont ce qui a groupé les populations et fondé les Etats. Chaque nation s'est ainsi peu à peu formée, chaque patrie s'est dessinée sans qu'on se soit préoccupé de ces raisons ethnographiques que vous voudriez mettre à la mode. Si les nations correspondaient aux races, la Belgique serait à la France, le Portugal à l'Espagne, la Hollande à la Prusse ; en revanche, l'Ecosse se détacherait de l'Angleterre, à laquelle elle est si étroitement liée depuis un siècle et demi, la Russie et l'Autriche se diviseraient chacune en trois ou quatre tronçons, la Suisse se partagerait en deux, et assurément Posen se séparerait de Berlin. Votre théorie des races est contraire à tout l'état actuel de l'Europe. Si elle venait à prévaloir, le monde entier serait à refaire.

La langue n'est pas non plus le signe caractéristique de la nationalité. On parle cinq langues en France, et personne ne s'avise de douter de notre unité nationale. On parle trois langues en Suisse : la Suisse en est-elle moins une seule nation, et direz-vous qu'elle manque de patriotisme ? D'autre part, on parle anglais aux Etats-Unis ; voyez-vous que les Etats-Unis songent à rétablir le lien national qui les unissait autrefois à l'Angleterre ? Vous vous targuez de ce qu'on parle allemand à Strasbourg ; en est-il moins vrai que c'est à Strasbourg que l'on a chanté pour la première fois notre Marseillaise ?

A chacun son bien

Une légère transposition de texte dans notre étude sur la Guerre et la Poésie (18 novembre 1916) a eu pour conséquence d'attribuer à M. Constantin Maréchal, auteur de *Visions de guerre*, l'harmonie imitative : « Le Nid s'emplit de cris », que le « Coupe-Papier » ironisait un peu. Cette image est le bien d'un autre poète, citée dans le paragraphe suivant de notre chronique.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les grenades allemandes actuelles et leur emploi

Cette guerre est, à bien des points de vue, un musée rétrospectif de ses devancières. Elle est, pour l'érudit militaire, fertile en rapprochements historiques. Que d'engins, de projectiles ne croirait-on pas sortis des arsenaux du seizième ou du



Dépôt de grenades de divers types pris aux Allemands (grenades à queue, grenades en boule, en disque.)

dix-septième siècle ! Ainsi, l'usage si étendu que font aujourd'hui les fantassins de la grenade ne trouve d'analogie que dans les anciennes armées. Le fait se conçoit aisément, car la grenade était surtout employée dans les opérations de siège. Les grenadiers, qui étaient des soldats d'élite, montaient les premiers à l'assaut, en tête des colonnes d'attaque. Vauban, passé maître dans la science de fortifier et de prendre les villes, avait la plus grande confiance dans les effets destructeurs des grenades. Il recommandait formellement d'en faire abondante provision. Or, la guerre actuelle de positions n'est-elle pas une guerre de siège généralisée, s'étendant sur des centaines de kilomètres ?

La grenade n'a donc eu qu'à reprendre son rôle qui était avant tout celui d'un instrument de progression pour l'infanterie. Elle est devenue l'indispensable auxiliaire du fusil. Souvent elle le remplace tout à fait.

Les modèles de grenades, déjà nombreux au siècle passé, le sont bien plus à présent. Et chaque belligérant fait journellement de ces munitions une dépense considérable.

Les Allemands se distinguent par la grande variété de leurs échantillons, certains ayant un but bien spécial à atteindre.

Tous leurs soldats ont des grenades à leur disposition. Mais ce sont surtout les troupes appelées *Stosstrupp* à qui reviennent plus particulièrement le maniement et le jet des grenades. Elles sont recrutées parmi les corps qui ont montré les meilleures qualités dans les combats antérieurs. Ce sont des troupes de choc. Elles ne sont utilisées que pour l'attaque. C'est en somme le même principe qui avait autrefois présidé à l'organisation des compagnies de grenadiers.



Grenadier allemand avec grenades à queue

Dans ces *Stosstrupp* la distribution des grenades a lieu au moment même de l'attaque. Elles doivent s'en servir pour tâcher de progresser.

La grenade tend donc à devenir l'arme offensive par excellence de l'infanterie. Cette prépondérance, elle la doit à ses extraordinaires propriétés

destructives qui peuvent s'exercer avec une suffisante précision dans les combats à courte distance.

Nous connaissons déjà à peu près les types courants de grenades ennemies. Rappelons-les brièvement pour mémoire.

Ce sont :

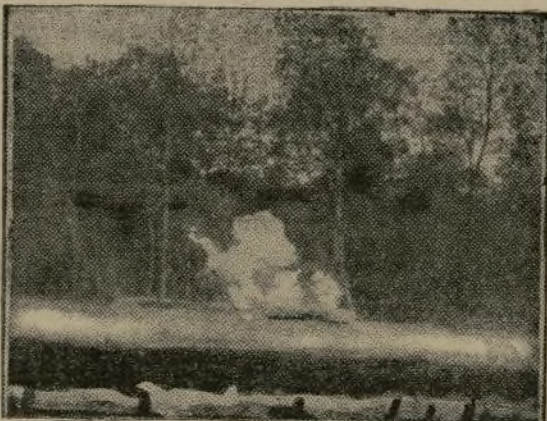
Les *Stielhandgranaten* (grenades à queue). Cylindriques, elles sont portées au bout d'une tige, d'où leur nom.

Les *Kugelhandgranaten* (grenades en boule), qui sont les grenades classiques affectant la forme du fruit du grenadier.

Pour faire exploser ce projectile, on dévisse un écrou, on y introduit un détonateur, puis on le choque sur une surface dure. Il n'éclate qu'après un intervalle de 6 secondes environ. C'est d'ailleurs la moyenne pour presque tous ces engins.

Les *Discusgranaten* (grenades en disque). Ainsi que leur dénomination l'indique, elles sont pareilles à des disques. Le diamètre de ce projectile est de 8 centimètres et son poids de 350 grammes. Il est formé par deux valves en fonte étroitement appliquées l'une contre l'autre à l'aide de rivets. Il est percé à sa périphérie de six échancrures qui laissent passer les têtes de trois tubes en aluminium qui se croisent dans la cavité. Ces tubes renferment cinq percutants et un fusant. Les extrémités des tubes qui protègent les percutants sont obturées par des bouchons à vis. L'extrémité du tube qui contient le fusant et sa mèche demeure ouverte.

Le fantassin enflamme la mèche du fusant, puis lance le disque. Si la grenade ne fait pas explosion dans son trajet aérien, elle vient toujours frapper le sol par le bout d'un des tubes à percutant qui la fait exploser en provoquant la déflagration de deux petits sachets de poudre qui sont attachés à l'intérieur sur les tubes, à l'endroit où ils forment carrefour. La face interne de chaque valve est divisée en dix-huit facettes, système qui a pour but de produire un éclatement très fragmenté et par suite des plus meurtriers. C'est la grenade la plus communément employée par les Allemands.



Eclatement d'une grenade

Récemment nos ennemis ont inventé de nouveaux modèles de grenades que nous allons passer en revue :

Les *Eierhandgranaten* affectent la forme d'un œuf de poule. Elles sont, d'ailleurs, de la même grosseur. Elles sont terminées à leur partie supérieure par un écrou qui se dévisse et dans l'ouverture ainsi ménagée on fait pénétrer un détonateur. On les frappe alors contre un objet résistant, puis on les lance. Leur manœuvre est donc identique à celle des *Kugelhandgranaten*. Leur avantage réside dans leur légèreté qui permet de les envoyer à une distance relativement très grande pour ce genre de projectiles. Une main exercée peut aisément leur faire franchir un espace de 50 mètres. Par contre leur volume réduit ne leur donne qu'un pouvoir destructif limité. Il apparaît que nos ennemis cherchent plutôt à produire avec elles un effet moral. Pour ces raisons, elles sont presque inoffensives.

Les *Nebelbomben*, de la grosseur des *Kugelhandgranaten*, sont des bombes de petite dimension. Elles sont fumigènes, mais la fumée qu'elles dégagent en abondance n'exerce aucune action toxique et ne provoque pas d'asphyxie. Il semble que nos ennemis recourent à ces projectiles pour créer un écran propre à dissimuler leurs mouvements.

Les *Brandrohre*, ou grenades incendiaires. Ce sont des cylindres mesurant 0 m. 50 de long sur 0 m. 10 de diamètre. Elles s'allument en tirant sur une ficelle attachée à un rugueux. Au bout de 20 secondes, elles donnent naissance à une flamme très vive atteignant une longueur de 4 à 5 mètres.

De cette grenade les Allemands se servent surtout pour nettoyer les tranchées, les abris, les blockhaus. Ils la jettent à la main. Cependant, toutes les fois qu'ils le peuvent ils préfèrent l'attacher au bout d'une perche. Ils sont ainsi plus sûrs de l'efficacité de leur besogne.

Dès que ce projectile est amorcé il est impos-

sible de le tenir dans la main, à cause de la chaleur intense que dégage sa combustion interne.

Voici la manière dont le commandement ennemi répartit l'emploi des grenades lorsqu'il déclanche une attaque.

Il dispose ses effectifs en trois vagues successives.

Chaque homme de la première vague emporte avec lui 150 cartouches et 3 grenades. De plus, chaque escouade est munie d'une grande cisaille pour couper les fils de fer barbelés que n'auraient pas détruits les tirs de l'artillerie. Le rôle bien défini de ce premier contingent est de s'emparer des tranchées adverses.

S'il a pu atteindre son objectif, une seconde vague le suit. Chacune de ses sections est abondamment pourvue de grenades et de *brandrohre*. Elle a de plus 8 bèches, 2 pelles pioches, ainsi qu'un pistolet lance-fusées avec 300 cartouches éclairantes. Elle nettoie les tranchées conquises et les organise.

La troisième vague se charge de creuser les boyaux de communication pour relier les nouvelles tranchées aux anciennes.

Parfois, lorsque les tranchées sont rapprochées, le dispositif d'attaque subit la modification suivante :

Les Allemands mettent en batterie, face à la partie médiane de l'élément ennemi, un *minenwerfer*, tandis qu'ils lancent à chacune de ses extrémités des grenades de façon ininterrompue. Le *minenwerfer* fait refluer les occupants à droite et à gauche de la tranchée, devenue infenable. Mais lorsqu'ils veulent s'en échapper ils trouvent les deux issues bouchées par la double barrière que fait le jet continu des grenades.

On ne saurait méconnaître que les Allemands font preuve, dans la fabrication et l'utilisation de leurs grenades, du même souci minutieux et méthodique qui inspire toute leur organisation militaire. Mais là, nous avons eu peut-être encore moins de peine qu'ailleurs à les surpasser. En effet, la grenade appartenait avant tout à notre histoire militaire, où elle marque d'illustres souvenirs. Notre infanterie ne pouvait faire mentir son emblème, et nos soldats, bien qu'ayant abandonné le monumental bonnet à poil pour la solide bourguignotte, ne s'en montrent pas moins, par leur valeur, les dignes descendants de ces grenadiers qui dessinent leur fière et haute stature à chaque page de la prodigieuse épopée napoléonienne.

AU PETIT PALAIS

Inauguration de l'exposition des œuvres d'art mutilées

M. Poincaré, président de la République, accompagné du général Dupargé, chef de sa maison militaire, et de M. William Martin, chef du protocole, a inauguré, hier matin, à 11 heures, l'exposition des œuvres d'art mutilées provenant de la zone du front et des départements envahis.

M. Poincaré a été reçu au Petit Palais par M. Mithouard, président du Conseil municipal de Paris, M. Delannoy, préfet de la Seine, et les membres du Conseil municipal et du Conseil général. M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et diverses personnalités assistaient à l'inauguration.

La visite a été dirigée par M. Henry Lapauze, conservateur du Petit Palais. L'exposition est ouverte au public de 10 heures à 4 heures, à partir d'aujourd'hui.

A L'INSTITUT

Séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tenu, hier après-midi, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Maurice Croiset, président en exercice. L'assistance était des plus nombreuses.

M. Maurice Croiset a prononcé l'éloge funèbre des membres de l'Académie morts au cours de l'année : Michel Bréal, Auguste Barth, Gaston Maspéro, le marquis de Vogüé, l'abbé Thédénat, Auguste Prudhomme, correspondant, archiviste de l'Isère.

M. Gaston Maspéro avait achevé d'écrire, en vue de cette cérémonie, une notice sur la vie et les travaux de M. Michel Bréal, lorsque la mort le toucha à son tour. Et c'est M. René Cagnat qui en a donné lecture.

Les femmes et la guerre

Mme G. Avril de Sainte-Croix, secrétaire général du Conseil national des femmes françaises, a adressé aux jeunes femmes et aux jeunes filles de France un patriotique appel les engageant à consacrer à la défense nationale toute leur bonne volonté, toute leur énergie, et, pour beaucoup, leur labeur le plus dévoué, et préconisant l'institution d'une œuvre destinée à recueillir la main-d'œuvre féminine dans l'intérêt de la patrie.

A la suite de cet appel, de nombreuses femmes se sont mises à la disposition du Conseil national des femmes françaises pour organiser l'Office central des œuvres sociales et de bienfaisance. Un comité s'est aussitôt constitué, dont font partie Mmes Jules Siegfried, Bonnevial, Avril de Sainte-Croix, Pauline Kergomard, Julie Toussaint, Eugène Simon, les générales Valabrégue et Legrand-Falco, Mmes Alphen-Salvador, E. Weill, Jean Cruppi, de Witt-Schlumberger, Dieterlen, Pichon-Landry, Brunschvicg, Vermeil, etc.

Les bureaux seront ouverts à partir du 1^{er} décembre, rue de l'Arcade, 15.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Je profite du « relâche » du vendredi pour compléter ma note sur la représentation de *Bajazet*. Silvain et Albert Lambert fils avaient joué pour la première fois *Acomat* et *Bajazet* le 2 avril 1887, lors de reprise avec Mlle A. Dudley dans *Roxane*. En 1905 et 1909, Silvain conservait son rôle; J. Fenoux reprenait *Bajazet*. Albert Lambert fils ne l'a donc point incarné depuis le 1^{er} mars 1900. Il s'y montre toujours excellent et Silvain met une fois de plus au service d'*Acomat* sa science de diseur délicat et subtil, bien utile dans un pareil rôle, surtout au cours de la première scène, où il est chargé de la laborieuse exposition de la tragédie.

Il n'y a qu'une tache dans l'interprétation de *Bajazet*. Tandis que Mlle Guittini, qui a pris la peine d'habiller, de composer *Zatime* avec beaucoup de soin et d'art, l'interprète avec autant de conscience et même d'ardeur que s'il s'agissait d'un rôle de premier plan, Mlle Colonna Romano paraît humiliée de se voir attribuer une confidence! Elle joue *Zaire le dos au public*! Au troisième acte, elle va s'asseoir dans un coin, comme une enfant maussade qu'on aurait mise en pénitence; elle sort ensuite en rasant le décor, toujours en nous tournant le dos, bien décidée à ne pas nous montrer son visage! Cette attitude n'est pas supportable à la Comédie-Française. Une pensionnaire, quelle qu'elle soit, ne déroge point en faisant ce qu'ont fait ses aînées, ce que font tous les jours ses camarades. Quand, par exemple, Mlle Y. Ducos joue *Céphise d'Andromaque*, Mlle Colonna Romano aurait mauvaise grâce à dédaigner *Zaire de Bajazet*.

Emile Mas.

« AFGAR » AU THEATRE MICHEL

Voici une œuvre légère qui a permis à la critique surmenée de passer une soirée exceptionnelle. *Afgar ou les loisirs du harem*, que firent applaudir déjà, il y a sept ou huit ans, MM. Michel Carré et André Barde pour le texte, M. Charles Cuvillier pour la musique alerte, sautillante, est un petit opéra-bouffe du comique le plus accentué, avec des hardieses qui font sourire et des cocasseries dont on ne peut guère s'empêcher de rire.

La première favorite de ce harem parisien est Mlle Marguerite Deval, et, en dehors de son habileté, sa naturelle bonne humeur est si contagieuse que jamais salle ne connut unanimité plus éclatante dans sa joie. Mlle Marguerite Girard, de l'Opéra-Comique, est délicieuse dans le talent et l'eurythmie. Egalement de l'Opéra-Comique, la danseuse hindoue Dourga ajoute une note parfaite de morbidité et de science souple à l'exotisme fantaisiste de la pièce. M. Fernand Frey, sultan caduc, est d'une irrésistible drôlerie. M. Tardieu d'Or est un prisonnier de guerre — castillan — d'une jeunesse séduisante. Cette opérette nous change enfin de celles où personne ne sait filer un son, conduire une note et rendre compréhensibles des paroles qui, d'ailleurs, gagnent rarement à être entendues. C'est un modèle du genre léger. — P. B.

La générale et la première de lundi. — Le Théâtre des Arts annonce pour lundi, à 2 h. 1/2 et à 8 h. 1/2, la répétition générale et la première de *la Frontière*, de M. Lucio d'Ambrasia, dont le rôle principal doit être interprété par Mme Berthe Bady.

Aux Matinées nationales. — Demain dimanche, à 2 h. 1/2, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, septième Matinée nationale avec le concours de : Mme Félicia Litvinne, M. Georges Grand, de la Comédie-Française; Mme Marthe Mellot, M. P. Alfred Brun, M. A. Tracol, M. Henri Rabaud et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.

Allocution de M. Emile Vandervelde, ministre d'Etat belge. Bénéfice. — Une matinée artistique, organisée par l'Union des Arts (fondation Rachel Boyer), aura lieu lundi, à 2 heures, au profit des Amis des Artistes, 8, rue de Séze. On entendra : Mmes Madeleine Roch, Renée du Minil, Colonna Romano, M. Gaillard, de la Comédie-Française; Mlle Zina Brozia, Mmes Marguerite et Jeanne Henriquez, Gisèle de

Charmoy, de l'Opéra; Jane Pierly, Lise Berty, Marie-Louise Derval, Mlle DeFrance, Geneviève Debelly; MM. Casadessus, Grovlez, René Voisin, Mlle Eva Francis, M. Gosselin de Richelbourg; des récitaions inédites de MM. Miguel Zamacois, Saint-Georges de Bouhélier et André Legrand.

La matinée de demain au Trocadéro, organisée par le Foyer du Blessé, en l'honneur et en faveur des blessés militaires, s'annonce comme un très gros succès. Au programme : toutes les grandes vedettes des théâtres et music-halls de Paris, la musique de la Garde républicaine, les virtuoses L. Diémer, pianiste; Hollman, violoncelliste; Pinel, violoniste; Jane Rousay et son école de danses dans « les Danses antiques »; et enfin, clou sensationnel, Georges Carpentier, champion d'Europe de boxe, dans des exhibitions de boxe avec les principaux champions français.

SAMEDI 25 NOVEMBRE

La Matinée

Odéon. — A 2 heures, *le Carnaval des Enfants*, Un client sérieux.

Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui samedi, en matinée, à 2 h. 30, la revue *Ça murmure*. Soir à 8 h. 30. Loc. tél. Roquette 30-12.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Briséis, la Korrigane*.

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Duel*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Carmen*.

Odéon. — A 8 heures, *Marie Tudor*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *L'âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guity, Charlotte Lysès).

Capucines (Gut. 55-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; *le Plumeau*; *Pan! pan! pan! au rideau!*

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, jeudi et dimanche matinée : *les Exploits d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All Right*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Afgar ou les Loisirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 45, *les Maris de Ginette*, Galliaux, Mariette Sully.

Th. des Arts (Wagram 86-03). — A 8 h. 30, *la Frontière*. (Mme Berthe Bady).

Cluny. — A 8 h. 15, *Une Lycée de jeunes filles*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la bête*, etc.

Th. Réjane. — *Le Père prodigue*.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Choptin*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.

Trionon-Lyrique. — A 8 heures, *les Saltimbanques*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

Location : Gutenberg 09-02.

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Dorville dans *le Roi du cambert*.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure*.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Dernier amour*, avec Mme Valentine Petit. Location 4, rue Forest, 11 à 17 h.

Tel. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Dalida, joli rayon de soleil*, *le Masque aux dents blanches*, *Ayez donc des amis*, etc.

La Bourse de Paris

DU 24 NOVEMBRE 1916

Les affaires ont été moins actives aujourd'hui, même dans les compartiments plus particulièrement favorisés ces jours derniers, comme celui des cuprifères, notamment, où l'on s'est borné à consolider les récents progrès du Rio, tandis qu'en banque les valeurs similaires ont subi quelques réalisations.

Parmi les fonds d'Etat, le 3 0/0 Français reste à 61,10, le 5 0/0 à 87,80. Au groupe étranger, notons une nouvelle avance de l'Extérieure à 99,45 et l'amélioration du Russe Consolidé à 72.

Du côté des établissements de crédit, le Lyonnais s'inscrit à 1.215 contre 1.210 précédemment.

Chemins Français diversement traités : P.-L.-M., 1.000; Ouest, 684; Est, 745.

Le Rio se retrouve à 1.780.

En banque, Bakou poursuit sa reprise à 1.508; Toula, plus calme, à 1.364.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 175; New-York, 583 1/2; Italie, 87; Barcelone, 609 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 144; cuivre liv. 3 mois, 139 1/2; étain comptant, 188 1/2; étain liv. 3 mois, 180 1/2; zinc comptant, 58; argent, l'once 31 gr. 1.035, 34 d. 15/16.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter, aujourd'hui samedi : Sainte CATHERINE; demain : Sainte DELPHINE.

— A 2 heures, vente de charité au bénéfice du *Prêt d'honneur aux aveugles de la guerre* (5, rue Volney).

— A 2 heures, exposition au profit de l'œuvre du *Soldat blessé ou malade* (40, rue La Boétie).

— A 2 heures, matinée donnée par l'Université familiale des filles d'officiers (8, rue d'Athènes).

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. la princesse de Tech a quitté Madrid pour se rendre en France, et, de là, en Angleterre.

— S. A. R. l'infant don Carlos est parti pour Larache, auprès de S. A. R. la duchesse de Guise, assez souffrante.

— S. A. R. la duchesse d'Aoste, née princesse Hélène de France, accompagnée des ducs des Pouilles et de Spolète, ses fils, a quitté Paris et se rendra prochainement auprès de sa sœur, S. M. la reine Amélie de Portugal, en Angleterre.

BIENFAISANCE

— Mlle Hélène Vacaresco fera, le mercredi 29 novembre, à 3 h. 1/2, une conférence, au cercle de « l'Aide aux Aveugles », 2, rue Balzac, sur « la Guerre et les Arts », au bénéfice du Cercle. Un concert, auquel participeront de grands artistes français et roumains, aura lieu après la conférence.

On trouve des billets, 2, rue Balzac.

— Une très belle vente se prépare en faveur de l'œuvre *Pour les hôpitaux militaires*, dont la marquise de Noailles, née Gramont, est l'active et dévouée présidente.

Pendant quatre jours, les 7, 8, 9 et 10 décembre, cinquante aimables vendeuses se succéderont à seize comptoirs et offriront aux acheteurs des objets utiles et agréables qu'on ne trouve pas souvent dans les ventes de charité.

MARIAGES

— On annonce le mariage de M. Henry de Chambon, directeur de la *Revue parlementaire*, avec Mme veuve Jonen, née Serroz.

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Mireille de Cambesfort, fille du marquis et de la marquise de Cambesfort, avec M. Pierre Chastet, sous-officier au 12^e cuirassiers.

— Le R. P. Janvier vient de béni en l'église Saint-Louis d'Antin le mariage de M. René Manuel, avocat à Versailles, brigadier aux convois automobiles, avec Mlle Renée Ducaigne, fille de l'avocat à la Cour.

NAISSANCES

— Mme Louis Paturel, femme du lieutenant, a donné le jour à une fille : Marie-Amélie.

— Mme Marcel Benoit, née de Lochner, a mis au monde un fils : Robert.

DEUILS

Morts pour la France :

ROGER LAMY DE LA CHAPELLE, commandant au ... d'infanterie.

— ROGER DUPUY DE LA GRAND'RIVE, capitaine au ... d'infanterie.

— PIERRE CALCHAT, sous-lieutenant au 46^e d'infanterie. — JACQUES CARTIER, sous-lieutenant du 45^e chasseurs à pied. — HENRI DUBOSC DE PESQUIDOUX, rédacteur en chef du *Courrier de Bayonne*. — JEAN MORIN, adjudant au 1^{er} génie, fils du député du Cher. — JACQUES LEPÈRE, du 150^e d'infanterie.

Nous apprenons la mort : De M. Gondard, avocat à Chartres, sous-préfet de Gex depuis la guerre;

De Mme veuve Humbert, belle-mère du docteur Helme, décédée à quatre-vingt-quatre ans;

De Mme veuve Alexandre Lévy, décédée chez ses enfants, âgée de soixante-neuf ans;

De M. Louis Pagniez, président de la Société de secours mutuels de Cambrai, vice-président du conseil d'administration des Mines de Neux, décédé à Cambrai, le 20 septembre, à soixante-dix-huit ans;

De M. H. Lorin, président honoraire du congrès des notaires des départements, décédé à Brest;

De M. Georges d'Estrées, décédé en son domicile, 6, rue Edouard-Detaille.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LES SPORTS

FOOTBALL RUGBY

Match international. — Rencontre très intéressante, demain dimanche, au Parc des Princes, du Stade Français contre Militaires britanniques de Rouen. La plus grande partie de la recette sera versée à la Croix-Rouge.

POIDS ET HALTERES

Au Club des Lutteurs de Paris. — Entraînement jusqu'à 11 heures du soir, sous la direction de Louis Vasseur, champion du monde, 7, rue de Ménilmontant.

AU
LOUVRE
PARIS **LUNDI 27 NOVEMBRE** PARIS
SOULDES
RABAIS de 40 à 50 % sur tous les Objets déclassés

Ayuntamiento de Madrid

Pour assainir la bouche,
Raffermir les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des
mots s'effectue d'après les règlements de l'Adminis-
tration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi,
Gens de Maison, Leçons : 0 fr. 20 le mot.

Alimentation, Animaux Divers, Appartements
meublés, Automobiles, Cabinets d'Affaires, Chevaux,
Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes,
Locations, Occasions, Offres d'Emploi, Pensions
de Famille : 0 fr. 25 le mot.

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours
et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels,
Villégiatures, Hygiène et toutes rubriques non spé-
cialisées : 0 fr. 30 le mot.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni
de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI le mot 0.20
Réguliers, ménage désire
garder propriétés ou em-
ploi similaire. Mari cultivé,
femme gros travaux.
Ecrire : Cuny, St-Etienne-au-
Temple, près Châlons (Marne).

Nourrice sôche, recomman-
dée par maitres, cherche
place près enfant ou gouver-
nante vieille dame Paris ou
environs. Mme Marest, 20,
avenue Rapp.

Veuve 40 ans, instruite,
parlant anglais, désirerait
situation secrétaire ou diri-
ger intérieur une ou deux
personnes. Mme Blanche, 20,
avenue Friedland.

OFFRES D'EMPLOI le mot 0.25
Pour trouver situations,
augmenter revenus, lire :

Travaux rémunérateurs chez
soi, 4 fr. 50 ; La Femme qui
veut gagner sa vie, 3 fr. 75.
L'INITIATIVE, 16, boulevard
Charonne, Paris.

HUILES, Savons. Représen-
tants demandés. Ecrire :
Malet-Delmas, Salon (Bouch-
du-Rhône).

SUCCESSIONS 0.30 le mot
TESTAMENTS PARTAGES
AVOCAT-SPECIALISTE, 4,
square Maubeuge.

LEÇONS 0.20 le mot
STENO à forfait EN 2 MOIS,
par correspondance. Ecole
Kessler, 2, rue Marché, Le-
vallois-Paris.

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot
LEÇONS pratiques de sténo,
dactylo, comptabilité,
commerce, langues, etc. —
ECOLE PIGIER, 53, rue de
Rivoli, boulevard Poisson-
nière, 19, et rue de Rennes,
147.

APPARTEMENT MEUBLÉS 0.25 le mot
AGENCE MADELEINE, 18,
rue Royale, indique gra-
tuitement tous les apparte-
ments meublés à louer dans
tout Paris.

PENSIONS DE FAMILLE 0.25 le mot
NICE, Mme Lecocq, 57, rue
Buffa. Belles chambres
dans famille; avec pension,
6 francs; ménage, 10 francs
par jour. Ascenseur, électri-
cité, vue mer face jardins.

Juan-les-Pins (Alpes-Mari-
times). Edouard Lecocq.
Vue de famille. Journée :
6 francs.

ACHAT ET VENTE DE PROPRIÉTÉS 0.30 le mot
HOTEL A NEUILLY, b. ré-
ception, jardin 1.400 mè-
tres, à vendre 135.000 francs.
Boisselot, rue du Rocher, 56.

FLEURS ET PLANTES 0.25 le mot
PANIERS fleurs. Edouard
Lecocq, propriétaire,
Juan-les-Pins (Alpes-Mari-
times).

ALIMENTATION 0.25 le mot
Comment lutter contre la
vie chère ? Notice gra-
tuite. Ecrire à M. L. Sorbs,
à Montfermeil, par Mont-
Saint-Vincent (S.-et-L.).

OCCASIONS 0.25 le mot
LIVRES. Achat tous gen-
res. Romans, Dictionnai-
re Larousse, Bibliothèques,

etc. Prix maximum. Bonquet
et Cie, 6, passage Verdeau.
Prière conserver adresse.

JACHETE vêtements hom-
mes et dames, usagés, ob-
jets divers. Se rend à domi-
cile. — M. Morris, 34, rue du
Poteau.

CHIENS 0.25 le mot
GRAND ELEVAGE loulous
nains et minuscules issus
champions : marrons, noirs,
oranges, sables, blancs ;
nombreux prix étrangers.
Chiots. M^{re} Longeon, Lisieux.

TOY-CHENIL, 12, rue Sainte-
Geneviève (téléphone 546),
Courbevoie (gare Asnières).
Grand choix loulous nains,
Pékinois, Japonais, etc.

Polièrs, loulous, Toy ter-
rier 2 ans; poids 1 kilo-
gramme; hauteur 19 centi-
mètres. Papillons 6 mois ;
Bouledogues jeunes, CHENIL
FRANÇAIS, 7, rue Victor-
Hugo, Charenton, Téléph. 53.

CHENIL DU PANTHEON,
Bouledogues français,
Bergers, Alsace, Beauce, Bri-
tous Ages. Fox, chats, 77, rue
Mouffetard, Paris. Timbre.

AUTOMOBILES 0.25 le mot
80 CAMIONS automobiles.
Vente, Achat, Location, 6,
rue Raspail, Levallois-Perret.

CABINETS D'AFFAIRES 0.25 le mot
CONSULTATIONS juridiques
par correspondance, 5 fr.
Loyer, dégâts, incendies, suc-
cessions, divorces, etc. Créan-
ces commerciales. Ecrire :
Dechamps, avocat-conseil, 4,
rue Crillon, Paris.

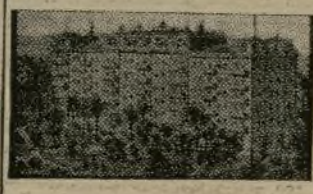
GRAPHOLOGIE 0.30 le mot
Graphologie, tout par l'écri-
ture. MARIA TERESA,
1 bis, rue Bleue, Paris (Mé-
tro Cadet).

VILLEGIATURES SUR LA COTE D'AZUR

AGAY Centre des excursions de l'Estérel.
HOTEL DES ROCHES ROUGES. Tous confort.
Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.

BEAULIEU-SUR-MER MEYER'S VICTORIA HOTEL
Le vrai home des familles. Plein Midi. Jardin, terrasses.

BEAULIEU Entre Nice et Monte-Carlo, bord de
mer. Gd HOTEL SUISSE. Sit. 1^{er} ord.
Gd parc. Chauff. c. Tennis. Garage. Excell. cuis. P. dep. 10 fr.



CANNES

HOTEL BEAU-SITE

250 chambres. Eau cou-
rante. 100 salles de bains.
Magnifique hall. Parc sé-
culaire. Célèbre tennis.
Demandez brochure.

CAP-FERRAT LE GRAND-HOTEL

Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour res-
seign., écr. : LÉON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)

MENTON HOTEL DES ANGLAIS
150 chambres. 40 salles de bain.
Bord de mer. — Prix réduits. — CHABASSIÈRE, propriétaire.

MENTON ROYAL WESTMINSTER
Le plus moderne. Sur la Promenade.
Grand jardin, plein Midi. — Prix modérés.

MONTE-CARLO HOTEL BRISTOL-MAJESTIC
Bd de la Condamine. En face la Mer. 2 minutes du Casino.

MONTE-CARLO (BEAUSOLEIL, terr. franç.)
HOTEL SUISSE. Confort
moderne. Prix modérés. Arrangements p^r familles et Régime

NICE-RIVIERA-PALACE



Séjour idéal

Parc
de 30.000 m².

service
d'autobus
gratuit
entre l'Hotel
et le Casino

NICE ALEXANDRA-HOTEL
Boulevard Dubouchage. — Situation unique.
Centre de la Ville. — Grand jardin. — Dernier confort.

NICE-ATLANTIC-HOTEL
Le dernier construit. — Grand confort.

NICE HOTEL-PENSION COTTA, 45, rue Cotta. Remis à
neuf. Très recommandé. Prix depuis 8 francs.

NICE GRAND HOTEL DES EMPEREURS
Centre. Premier ordre. Dernier confort.
Plein Midi. Chauffage central.

NICE = HOTEL DE LUXEMBOURG = Ouvert
toute l'année. — Promenade des Anglais.
HOTEL DES ÉTRANGERS. Prix réduits. Même propriétaire.

NICE HOTEL PETROGRAD ST-PETERSBOURG
Grand jardin. Confort moderne. Arrangements pour familles.



NICE

HOTEL RUHL ET DES ANGLAIS

La plus belle situation
Tout le confort moderne

NICE HOTEL WEST-END
Promenade des Anglais. Confort moderne. Arrang. p^r séjour.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR, 2, av. des Pho-
céens, renseigne sur tout pour tout séjour, tim-
bres pour réponse. Publicité générale. Edition de LA COTE
D'AZUR, mondaine, liste des hivernants. Les abonnements
à Excelsior peuvent y être souscrits.

SUR LA COTE VERMEILLE
VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.)
Station hiver-
nale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL
ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈCRE, directeur.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNE.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Vclumard.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 25 NOVEMBRE 1916

28

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

DEUXIÈME PARTIE

La cloche ne sonnera pas!

CHAPITRE V

Elle suivait d'instinct le couloir noir menant à
la porte étroite, donnant à l'opposé de celle
par laquelle, le soir du bal sur les pelouses, la
belle Américaine, Mrs Clearek, sortait dans le
parc.

La nuit devenait de plus en plus sombre; Per-
raud, une fois dehors, lâcha l'animal, qui bondit.
— Ici! près du maître! enjoignit-il; ici, Bis-
marek!

Bismarek obéit.

C'est-à-dire que s'il allait dix pas en avant, il
revenait aussitôt frôler l'un ou l'autre de ceux
qui le suivaient sans hésiter un instant, malgré
les ténèbres, dans cette direction qu'ils connais-
saient.

Il les menait tout à fait à l'opposé de la maison
du garde-chasse, à la lisière de la forêt, au-des-

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation drama-
tique ou cinématographique réservés pour tous pays.

sus d'un fossé, puis entre le talus boisé et les ter-
res labourées.

Ils firent ainsi au moins un kilomètre.

Le chien, cette fois, bondissant en avant, ne re-
venait pas.

Son maître jeta, en l'assourdissant le plus pos-
sible, le coup de sifflet auquel il ne résistait ja-
mais.

Un gémissement répondit, la plainte qui ap-
pelait.

Il n'y avait qu'à continuer à suivre le fossé
pour atteindre l'endroit où Bismarek, assis comme
là-haut, le cou allongé, pleurerait plus doucement,
à mesure qu'il sentait du secours arriver.

— Et je n'ai pas eu l'idée de prendre une lan-
terne... rien! grondait Perraud.

— J'ai peut-être ma lampe de poche, dit Ghis-
laine, mais nous donnera-t-elle encore de la lu-
mière?...

Elle parlait d'une petite lampe électrique, ap-
portée de Paris, qui lui servait, à l'occasion, par
la nuit noire, lorsqu'elle se rendait seulement d'un
point à un autre du parc.

C'était surtout un jouet pour Guite, qui laissait
parfois quelque chose exprès dehors pour l'aller
chercher ensuite avec sa grande sœur.

Ces trois soirs derniers, la jeune fille en faisait
usage.

Seulement l'appareil minuscule n'avait pas été
chargé depuis longtemps.

— Je l'ai, dit-elle, la tirant de sa poche.

Le luminaire jeta un éclair, puis un autre, sous
la pression du bouton.

Ce fut assez pour montrer au fond du fossé un
corps sans mouvement.

Mais ce fut tout.

Perraud se laissa glisser le long du talus her-
beux, sur la droite du corps, pendant que Ghis-
laine le descendait à gauche.

Et, dans cette nuit opaque, avec mille précau-
tions pour ne pas le toucher maladroitement, ils
essayèrent de se rendre compte.

L'homme ne bougeait point.

Son geste de passer entre le collier et le cou du
chien le gant blanc imprégné de sang avait-il été
le dernier?

Le malheureux gisait là depuis quand? Peut-
être deux jours? Était-il mort?

— Un des nôtres, répétait mentalement Ghis-
laine : Emmanuel... Gaston... André?... la promo-
tion de Montmirail! Un des nôtres... Qui sait, tous
les trois... par ici... si près de nous...

Elle parla.

Elle demanda, pendant que sa main touchait
une main qui lui sembla glacée :

— Est-ce toi, Emmanuel... mon frère chéri?...

Est-ce vous, André?... Est-ce vous, Gaston?

Elle se rappelait les paroles d'André lorsqu'elle
lui rendait le gant qu'une imperceptible tache
rouge marquait, la gouttelette échappée de la pi-
qure faite à son doigt par l'épine de la rose pour-
pre à laquelle était fixé le papier où l'amou-
reux exhalait sa passion et son désespoir :

« Je ne les remettrai, mes gants blancs, que
pour aller au feu... »

C'était lui qui était là.

Et peut-être aussi les autres, son frère et Gas-
ton Bertholle.

Aucune réponse ne sortit de la bouche du blessé.

— Que faire, Perraud, que faire? murmura-t-
elle.

— Je n'en sais rien... Je vous dis que je suis
une vieille bête de ne pas au moins avoir pris une
lanterne... Quand on voit clair, on avise mieux.
Maintenant, ça ne nous donnerait pas le moyen
de transporter le corps... Car si c'est un des trois-
des trois beaux Saint-Cyriens qui dansaient, il y a
un mois, sur la pelouse, devant le château... mor-
ou vivant nous l'emporterons... Il dormira sous le

ACHETEZ DIRECTEMENT VOS FOURRURES

à la Manufacture de Fourrures, 127, bd Sébastopol, Maison vendant le meilleur marché que part. ailleurs. Vêtements, Collets, Echarpes, Manchons, etc. Cat. 1^{re}. Ouv. dimanche.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

FOUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

Toniques, Reconstituantes
du Sang et du Système nerveux
Pilules 'GIP'

4 à 6 par jour

Adoptées par Hôpitaux. — 3 fr. Flac. de 100.

PNEUS A CORDES
PALMER

LE CRÉATEUR DE LA CHAÎNE TRIS NERVURES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

AUX

GALERIES LAFAYETTE*Maison vendant le meilleur marché de tout Paris***LUNDI 27 NOVEMBRE***Première Journée des***Soldes-Coupons**

vieil orme... de façon que... de façon... qu'il entende la cloche... quand... quand elle sonnera... la Revanche !

La voix du garde lui sortait à peine de la gorge. Ghislaine ne pouvait plus rien dire.

Le grand berger gémissait toujours.

Au bout d'un instant, Perraud hasarda :

— Nous n'avons qu'une ressource, ma pauvre demoiselle.

— Parlez vite !... Laquelle ?

— Aller chercher là-haut deux Prussiens pour qu'ils nous aident.

— Le laisser ici... sans personne ?

— Ça ne changerait rien de rester.

— Quand il peut reprendre connaissance... et se croire encore seul, abandonné... Non, non... allez seul !

— Vous n'aurez pas...

— Peur ?... Ne prononcez pas ce mot-là, Perraud. Peur ! Allez, je vous en supplie, et revenez très vite...

— S'ils ne m'écoutaient pas !... S'ils ne voulaient pas marcher avec moi ?... Et simplement, s'ils ne me comprenaient pas ?... Vous parlez leur satané schtalbock, et puis, vous êtes la petite-fille du général de Saint-Priet. Ils vous saluent quand vous passez... Venez, je ne m'en tirerais pas tout seul... Ensuite, voyez-vous, il faut que je m'habitué... j'ai toujours peur de m'emporter... de compliquer... Nous prendrons par le travers des Chênes-Jumeaux, nous y serons en dix minutes... A vous, ils ne refuseront rien !

— Vous avez raison... Partons !

En se retournant, Mlle de Saint-Priet poussa une exclamation :

— Regardez ! Regardez là-bas !...

— Quoi donc ?

— Je ne me trompe pas, une lumière... plusieurs lumières...

— Mais oui... elles bougent... elles viennent... plutôt par ici.

— Et... vous entendez, Perraud... entendez-vous ?

— Non... Ah ! si, j'entends... On dirait de l'argent qui tinte...

— Une clochette...

— Mademoiselle Ghislaine... je vous parie que c'est le curé de Donchery !

— Qui porte l'extrême-onction aux mourants...

— Et qui fait tinter exprès la sonnette du Saint-Sacrement pour écouter si personne n'y répondra... un malheureux, oublié comme celui-ci.

— Taisons-nous... On croirait que les lumières s'éloignent... Oui, elles s'en vont !... elles s'en vont !

— Pour le coup, restez là : je vais bien les faire revenir, sans donner l'éveil... Ces canailles tiraient peut-être... il y a des sentinelles dans le bois.

Et le garde poussa, par trois fois, un cri rappelant à s'y méprendre le hululement de la chouette.

A deux reprises, en les espaçant d'environ une demi-minute, il lança les mêmes sons stridents.

Vacillant comme des étoiles à ras de terre, les points lumineux semblèrent incertains, puis rétrogradèrent, puis grossirent insensiblement.

— Nous avons convenu du signal, l'autre nuit, avec monsieur le curé, expliqua Perraud ; c'est lui, c'est bien lui !

Bismarck, comme pour répondre à l'affirmation de son maître, s'en allait vers les arrivants, avec ces tout petits gémissements, les seuls qui lui fussent permis, et qu'on pouvait prendre aussi bien pour un glapissement de renard que pour la plainte d'un chien.

Perraud le suivait.

Il ne se trompait pas.

C'était lui, le vieillard aux cheveux de neige, qui portait la robe du prêtre, dans la poitrine de qui battait un cœur de héros, le curé de Don-

chery dont l'attitude, durant l'incendie du bourg, qu'il ne quitta que le soir, quand le fléau accomplissait partout son œuvre, où il risqua dix fois d'être fusillé, demeure une des plus belles qu'enregistrera l'histoire de la dévastation allemande.

Il n'était plus accompagné que de deux hommes âgés aussi, et d'un enfant de chœur, lequel muni de la clochette, la faisait tinter lorsqu'on le lui disait.

Les hommes avaient un brancard ; il leur servait, environ trois quarts d'heure plus tôt, tout à fait au-dessus de Donchery, pour un pauvre petit fantassin ayant une jambe fracassée et qui, craignant d'être achevé par les Allemands, n'avait pas encore osé appeler.

Puis, pour un sergent blessé aux reins qui, depuis des heures et des heures, tapait sur sa gamelle avec le couvercle, dans l'espoir de se faire entendre.

Enfin, pour un Bavaïrois à la mâchoire fracassée.

Tout ce que le prêtre, les deux vieux hommes et l'enfant pouvaient faire, c'était de les amener dans une grange isolée, échappée à l'incendie, de les reconforter avec quelques gorgées de rhum et de rétrograder, cherchant une maison où on les recueillerait, en attendant le transport à l'ambulance.

Ils ne pensaient point aux Trois-Étangs ; y eussent-ils pensé, qu'ils eussent hésité, ne sachant au juste ce qui s'y passait.

Le groupe se trouvait maintenant au bord du fossé.

Les lueurs des trois lanternes convergeaient vers le corps étendu au fond.

Un mouchoir qui n'était plus que du sang coagulé bandait la tête ; la face était souillée, comme toute une épaule, la manche de l'habit et la main.

(A suivre.)

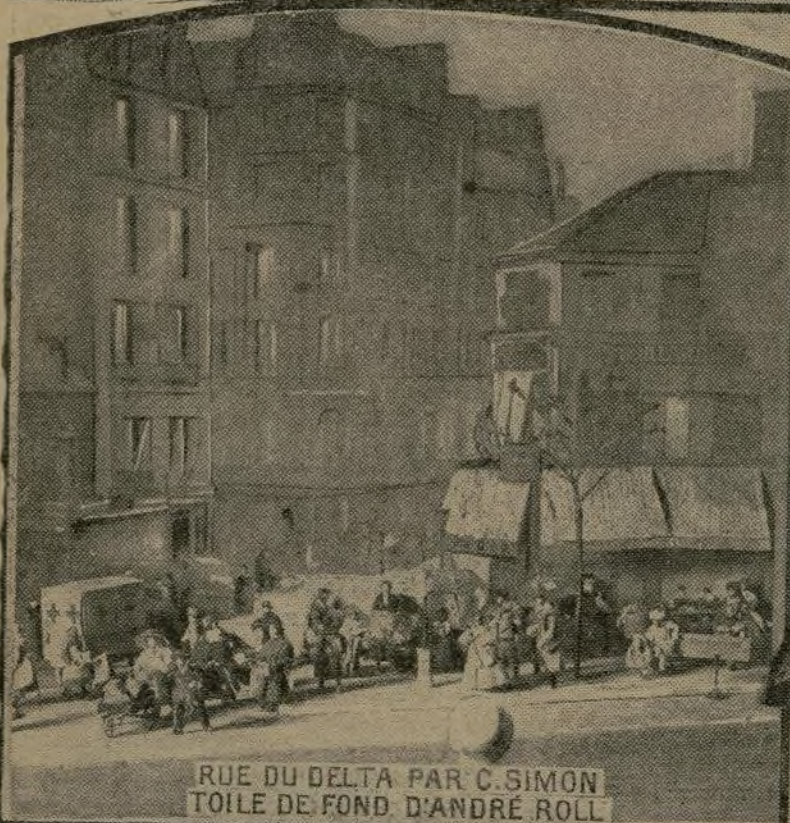
La II^e Exposition de jouets français au pavillon des Arts décoratifs



ANIMAUX DE BENJAMIN RABIER



JOUETS RUSSES PAR M. VLADIMIR DE POLLISSADOFF

RUE DU DELTA PAR C. SIMON
TOILE DE FOND D'ANDRÉ ROLLCHIEN
PAR
BENJAMIN RABIERJOUETS ANGLAIS
PAR M^{mes} MANSON ET SYRETTPOUPÉES DE
M^{me} NINA ALEXANDROVITCHPOUPÉES EN ÉTOFFE PAR M^{me} R. AMBROISE THOMAS (ŒUVRE DE L'ESPERANCE)

On peut admirer en ce moment, au pavillon de Marsan — musée des Arts décoratifs — un ensemble très important de jouets modernes et bien français. C'est, depuis le commencement de la guerre, la deuxième manifestation réalisée par nos artistes décorateurs, d'un point de vue à la fois esthétique et industriel. Les œuvres exposées ajoutent encore en charme et en perfection aux mérites si réels que montraient celles du premier groupement. Notre marché des jouets sera affranchi, comme tant d'autres, de la dépendance où il était resté grâce à l'importation éhontée des horreurs nurembergeoises